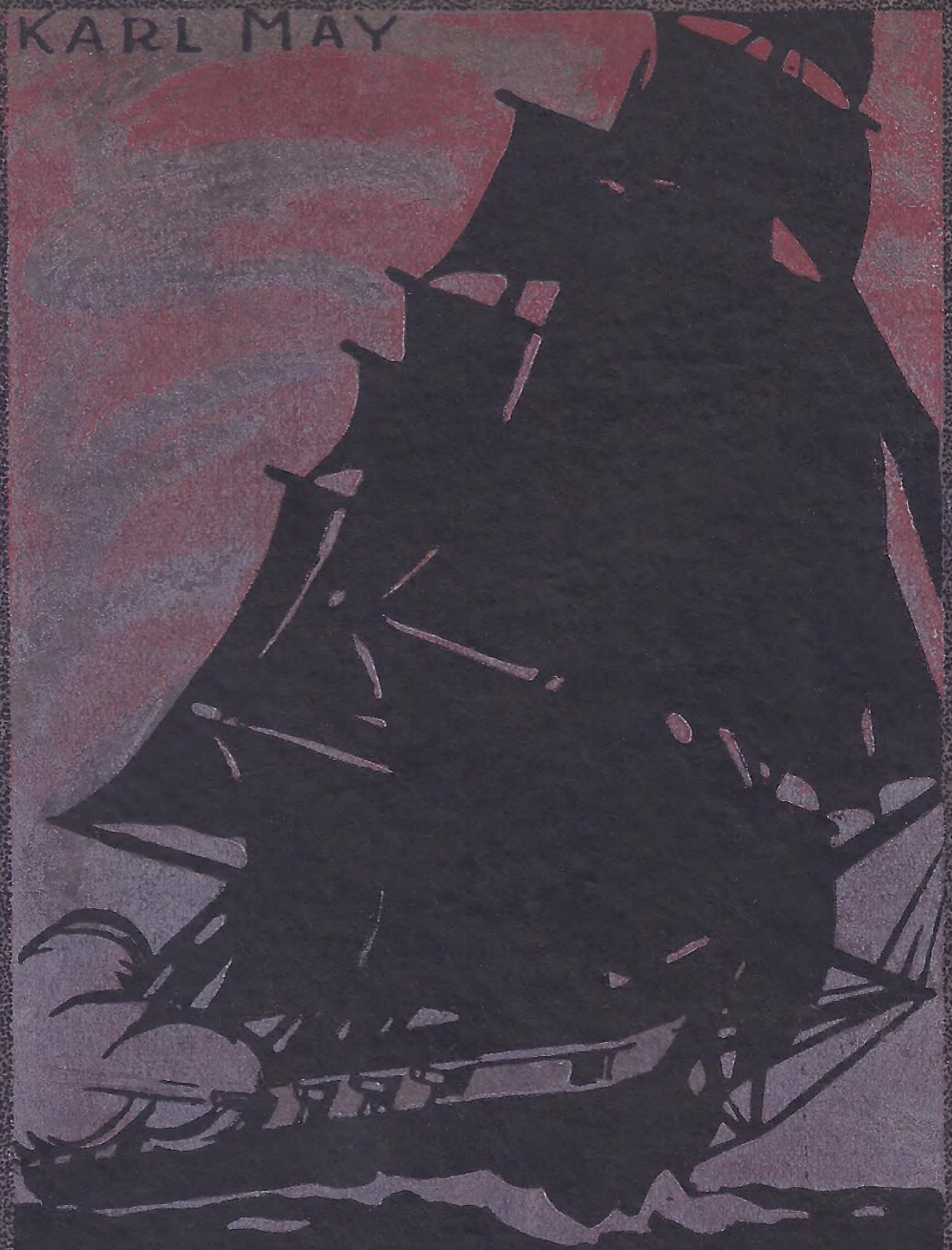
KARL MAY



LE CORSAIRE

OEUVRES COMPLÈTES DE KARL MAY
(ÉDITION ALLEMANDE)

1 million 700000
volumes vendus

Qui aura lu un volume
voudra les lire tous

Vol.	1	Durch die Wüste
	2	Durchs wilde Kurdistan
	3	Von Bagdad nach Stambul
	4	In den Schluchten des Balkan
	5	Durch das Land der Skipetaren
	6	Der Schut
	7. 8. 9	Winnetou. 3 Vol.
	10	Orangen und Datteln
	11	Am stillen Ozean
	12	Am Rio de la Plata
	13	In den Kordilleren
	14.15.19	Old Surehand. 3 Vol.
	16.17.18	Im Lande des Mahdi. 3 Vol.
	20.21.22	Satan und Ischariot. 3 Vol.
	23	Auf fremden Pfaden
	24	Weihnacht
	25	Am Jenseits
	26. 27. 28. 29	Im Reiche des silbernen Lôwen. 4 Vol.
	30	Und Friede auf Erden
	31.32	Ardistan und Dschinnistan. 2 Vol.
	33	Winnetou's Erben
	34	„Ich“
	35	Unter Geiern
	36	Der Schatz im Silbersee
	37	Der Oelprinz
	38	Halbblut
	39	Das Vermächtnis des Inka
	40	Der blaurote Methusalem
	41	Die Sklavenkarawane

Chaque volume, contenant 600 pages environ,

se vend: broché 3 M. ; relié en toile verte avec
couverture illustrée en couleurs 4 M. ; relié en demi-veau 4 M. 50

S'adresser aux libraires ou directement à la
Société éditrice des œuvres de Karl May

« KARL-MAY-VERLAG »
Radebeul bei Dresden

KARL MAY

LE CORSAIRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

FRANÇOIS PARNY

Z
XIX

KARL-MAY-VERLAG
RADEBEUL BEI DRESDEN

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Copyright by Karl-May-Verlag
Radebeul bei Dresden.

Druck der Hoffmannschen Buchdruckerei Félix Krais Stuttgart.

TABLE

		Pages
I.	Devant Toulon	8
II.	Le Forceur de blocus	19
III.	Le Vol du Faucon	30
IV.	Le Faucon et l’Aigle	37
V.	À Paris	49

I. Devant Toulon.

C'était le jour de la Saint-Laurent de l'année 1793. Pendant de longues semaines, on aurait pu appliquer au beau pays de Provence le verset de la Bible : « Le ciel au-dessus de toi sera comme un fer rouge, et la terre au-dessous de toi comme de l'airain brûlant ». Mais ce jour-là, l'horizon s'était chargé de lourds nuages, dont la menace n'avait pas tardé à se déchaîner en un orage des plus violents. Sans relâche, les éclairs traçaient sur le ciel noir leurs zigzags enflammés, tandis que les roulements du tonnerre se répercutaient à l'infini dans les anfractuosités de la côte et se doublaient du fracas des vagues sur les roches.

La campagne était déserte, la pluie, qui tombait à torrents, ayant depuis longtemps chassé vers un abri protecteur tout être vivant. Seul, un piéton suivait la route bordée de vignes et d'oliviers qui conduit à la petite ville de Beausset[1]. Les légers vêtements d'été qu'il portait dégouttaient d'eau et collaient comme une seconde peau à son corps, qu'on devinait jeune et vigoureux, mais le piteux état de sa toilette ne semblait nullement inquiéter le voyageur. Il souriait gaîment à chaque nouvelle averse qu'il recevait sur la tête, et continuait à marcher du pas paisible d'un promeneur qui n'a aucun motif de se presser.

Tout à coup, à un tournant de la route, il vit se dresser devant lui une petite bâtisse dont la façade, d'ailleurs peu remarquable, s'agrémentait d'un bouchon surmonté d'une inscription en lettres à demi passées.

Le jeune homme s'arrêta, repoussa sa casquette vers la nuque et, les bras appuyés sur les hanches, se mit à déchiffrer l'inscription.

— *Aux vins du Roussillon…* Savoir si c'est de vrais vins du Roussillon qu'on sert là-dedans… À voir la bicoque, il est permis d'en douter… Trempé comme je suis, il ne me faut pas du vin qui le soit aussi… L'eau est très utile pour naviguer dessus, mais dans mon vin je n'en ai que faire… Allons, en route pour Beausset ; c'est là qu'on va jeter l'ancre.

Le voyageur se disposait à continuer son chemin, lorsque, sur la porte de l'auberge, parut un individu en qui, à sa trogne illuminée, se reconnaissait sans peine le patron du lieu.

— Eh, l'ami, où allez-vous donc comme ça ? cria-t-il d'une voix enrouée d'ivrogne invétéré. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Vous allez attraper le coup de la mort, pour sûr.

— Ah bah, on en a vu d'autres, répondit l'étranger en riant. Ce ne sont pas ces quelques gouttes de pluie qui me feront du mal… Ce qui me retient d'entrer chez vous, c'est que j'ai peur qu'il n'ait plu dans vos tonneaux.

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille. Je ne suis pas homme à empoisonner d'honnêtes citoyens avec du vin frelaté.

— Allons, ça va bien. On va s'amarrer pour cinq minutes.

Dans l'allée, l'étranger s'arrêta un instant pour se secouer, faisant voler de tous les côtés des gouttes d'eau comme un caniche qui sort de prendre un bain à la rivière, puis il suivit l'hôte dans la salle commune, où il alla s'asseoir à une des rares tables qui en ce moment se trouvaient inoccupées.

1 Note winnetou.fr : Le Beausset est une commune située près de Toulon.

La salle, noire et enfumée comme un corps de garde, était remplie de soldats de la Convention nationale. Le nouveau venu constata qu'à part lui et l'aubergiste, il n'y avait dans l'assistance d'autre « civil » qu'un religieux de la Congrégation du Saint-Esprit, fondée à Paris en 1703 par l'abbé Desplaces, Vincent le Barbier et J.-H. Garnier[2]. Le saint homme, dont la présence en ce lieu avait de quoi surprendre, s'était retiré dans un coin sombre et paraissait absorbé dans une profonde méditation qui le rendait étranger à ce qui se passait autour de lui. Pour qu'il se fût hasardé au milieu de ces soudards, ce devait être un homme d'une trempe particulière et d'un courage rare. On venait d'abolir en France les ordres religieux et d'imposer aux ecclésiastiques la prestation du serment civique sous peine de se voir traiter en rebelles. Les temps étaient durs pour l'Église. Le 6 octobre 1793, peu de jours après le moment où commence notre récit, on remplaça l'ère chrétienne par l'ère révolutionnaire ; le 10 décembre, la Commune de Paris adopta le « culte de la Raison » ; le 7 mai 1794, la Convention nationale décréta que Dieu avait cessé d'exister, et le 24 du même mois, elle vota une loi interdisant aux citoyens de croire à l'immortalité de l'âme. Dans ces circonstances, c'était pour un prêtre une preuve de courage peu commun que de s'aventurer, revêtu de son costume ecclésiastique, au milieu d'une bande de sans-culottes à moitié ivres.

Un sergent-major barbu fut le premier qui adressa la parole au nouveau venu.

— Hé, citoyen, d'où viens-tu ?

— Du côté de la Durance.

— Et tu vas… ?

— À Beausset.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir un ami. Est-ce que, par hasard, tu y verrais quelque inconvénient ?

— Hem ! ce serait peut-être bien possible.

— A-ah ? se borna à répondre l'étranger, d'un ton moitié ironique, moitié amusé ; puis il se renversa sur sa chaise, croisa les bras sur sa poitrine et se mit à dévisager le sergent-major avec des yeux dont le regard exprimait toute autre chose que de l'admiration. Il ne devait guère compter plus de vingt-trois ans, mais son grand nez busqué, sa bouche et son menton volontaires, ses yeux clairs et perçants, donnaient à sa physionomie quelque chose de viril et qui, joint à sa taille haute et élancée, à ses membres bien découplés et trahissant une force peu commune, commandait le respect.

— Cela t'étonne, citoyen ? demanda le sous-officier. Est-ce que tu t'imagines qu'on entre au grand quartier général de Beausset comme dans un moulin ?

— Pas précisément… mais est-ce que tu t'imagines, citoyen sergent-major, que pour y entrer on ait besoin de ta permission ?

— Tais-toi ! Tout soldat a le devoir de veiller à la sûreté de l'armée… Comment t'appelles-tu, citoyen ?

— Robert Surcouf, répondit l'étranger avec un sourire légèrement moqueur.

— Ta profession ?

— Marin.

— Ah ! c'est donc pour cela qu'on t'a vu barboter dans l'eau comme un canard. Quel est l'ami que tu veux aller voir ?

— Le citoyen grenadier Andoche Junot[3].

---

2 Note winnetou.fr : il s'agit de Claude François Poullart des Places, Michel-Vincent Le Barbier et Jacques-Hyacinthe Garnier.

3 Note winnetou.fr : Jean-Andoche Junot, duc d'Abrantès, dit « *la Tempête* », né le 24 septembre 1771 à Bussy-le-Grand et mort le 29 juillet 1813 à Montbard, est un général français du Premier Empire, colonel général des hussards. Il a démarré sa carrière militaire comme simple grenadier.

— Andoche Junot, le ci-devant avocat ?... C'est un bon camarade… Comment le connais-tu ?

— J'ai fait sa connaissance à Bussy-le-Grand, son pays natal.

— C'est bien ça… Te voilà en règle, citoyen Surcouf… Junot sert dans ma compagnie, je te conduirai auprès de lui… En attendant, tu vas boire un coup avec nous. Le patron d'ici a un délicieux Rivesaltes, un vrai velours, quoi ! Goûtes-en, tu m'en diras des nouvelles.

L'aubergiste s'empressa de remplir du vin préconisé par le sergent une sorte d'immense bocal, qui, passant de bouche en bouche, fut tari avec une promptitude remarquable. L'étranger laissa faire en riant et ne perdit rien de sa belle humeur lorsque, après la première tournée, les soldats lui en imposèrent une autre et puis une autre encore. Quand ils en réclamèrent une quatrième, l'hôte donna des signes d'inquiétude au sujet de la solvabilité du généreux marin, mais celui-ci tira de sa poche une liasse d'assignats et la jeta négligemment sur la table. À la vue des billets, ce furent parmi les soldats des applaudissements frénétiques, l'énorme vase fut rempli de nouveau, et cette fois-ci on pensa aussi à l'ecclésiastique, que jusque-là on avait oublié dans son coin.

Le sergent s'approcha du moine et lui tendit le vase, en disant :

— Lève-toi, citoyen, prends ce verre et bois aux succès de la Convention qui nous a délivrés du pape.

Le prêtre se leva docilement et prit le verre que le sergent lui présentait, mais au lieu de porter le toast qu'on exigeait de lui, il répondit d'une voix douce et ferme à la fois :

— Dieu ne nous a pas accordé ce don, afin que nous nous en servions pour blasphémer. *In vino veritas*, dans le vin la vérité, dit-on, et je ne veux pas prononcer de mensonge. Je bois à la santé de notre Saint-Père à Rome. Puissent les anges du Ciel le protéger !

Il se disposait à porter le vin à ses lèvres, mais, d'un coup de poing brutal, le sergent-major lui arracha des mains le vase, qui alla se briser sur le carreau.

— Es-tu fou ? s'écria le sous-officier. Ne sais-tu pas qu'en France on l'a destitué, ton vieux Saint-Père ? Avant peu on vous enverra tous le rejoindre à Rome, toi et ceux de ton espèce. Tu vas retirer ce que tu viens de dire, sinon…

— Écoute, sergent, interrompit un tambour-major, tu as eu tort de casser le verre. Il faut en donner un autre à ce frocard-là, qui certainement est un de ceux qui refusent de prêter le serment civique. Nous allons le mettre à l'épreuve, et s'il ne s'en tire pas comme il convient, gare la bombe !

L'aubergiste ayant apporté un verre de vin, le tambour-major le mit de force entre les doigts du prêtre et dit :

— Maintenant tu vas trinquer avec moi, citoyen, et crier bien haut : *Vive la République, à bas le pape !*

Le prêtre avait écouté ces paroles sans que rien en lui trahît la moindre émotion. Lentement, il se redressa, et ce fut la tête haute, les yeux étincelants, qu'il s'écria en levant le verre :

— Vive le Saint-Père ! À bas ses ennemis et ceux de la France !

Alors s'éleva parmi les sans-culottes une tempête de cris sauvages et d'imprécations furieuses. Une vingtaine de poings se tendirent, menaçants, vers le religieux, qui certainement eût payé cher sa courageuse profession de foi, si le marin, d'un mouvement adroit et rapide, n'était venu se placer entre lui et les agresseurs.

— Citoyens, s'écria-t-il en souriant, voulez-vous me faire un plaisir ?

— Que veux-tu dire ?

— Je vous prie d'avoir la complaisance de secouer un peu ma jaquette mouillée, avant de rosser ce moine.

Les soldats s'arrêtèrent, interdits, n'ayant pas l'air de comprendre. Ce qui les déroutait, c'était le ton jovial dont ces paroles avaient été dites et le sourire bon enfant qui les avait accompagnées.

— Ta jaquette ? répondit le sergent-major. Qu'est-ce que tu nous chantes avec ta jaquette ? Écarte-toi, citoyen Surcouf, et laisse-nous donner à ce cafard la leçon qu'il mérite.

— Alors, permettez du moins qu'avant de recevoir sa leçon, il boive un coup avec moi.

Le marin prit dans la main du prêtre le verre que celui-ci tenait toujours, et lui demanda :

— Quel est ton nom, mon père ?

— On m'appelle le frère Martin.

— Eh bien, frère Martin, permets-moi de boire avec toi à ta santé, à la santé de tous les hommes de cœur qui ne craignent pas de proclamer la vérité, à la prospérité de la belle Bretagne qui m'a vu naître, au salut de la France, à la victoire de notre religion et au triomphe de notre sainte mère l'Église. Puisse le Dieu de miséricorde la protéger, elle et tous ses serviteurs !

Il porta le verre aux lèvres et, d'un trait, le vida jusqu'à la dernière goutte.

Pendant quelques secondes, un profond silence régna dans la salle. Puis, comme à un signal donné, s'éleva parmi les sans-culottes un concert assourdissant d'imprécations et de cris de rage. Déjà quelques énergumènes faisaient mine de se ruer sur le téméraire marin, quand le tambour-major courut se planter devant lui, les bras étendus.

— Minute, camarades ! s'écria-t-il, n'allons pas trop vite en besogne. Cet homme, qui se fait appeler le citoyen Surcouf, me fait tout l'effet d'être un émissaire déguisé du pape. Nous allons l'étendre sur le banc là-bas et lui tirer les vers du nez avec un bon bâton… Citoyen sergent-major, viens m'aider à l'installer.

Surcouf, sans sourciller, laissa approcher les sous-officiers — de solides gaillards l'un et l'autre —, puis, au moment où ils allaient l'empoigner, il leur lança, avec une agilité et une force prestigieuses, un coup de poing et un coup de pied savamment combinés, qui les envoyèrent rouler par terre, l'un à droite, l'autre à gauche. Alors toute la bande des sans-culottes, comme un seul homme, fonça sur le marin en poussant des cris de mort. Mais Surcouf avait eu le temps d'arracher un pied à une table, et faisant le moulinet avec cette arme improvisée, il envoya deux soldats rejoindre leurs chefs sur le plancher ; ce que voyant, les autres s'empressèrent de battre en retraite.

— Maintenant vous croirez peut-être que je suis marin, s'écria-t-il en riant. Vous avez de la chance que ce pied de table ne soit pas une hache d'abordage, lâches qui avez bu mon vin et qui n'avez pas honte de vous mettre trente contre deux ! Arrivez donc si vous l'osez !

— Hardi, camarades ! Tapez dessus ! hurla le sergent-major, qui venait de se relever en se frottant les reins.

Il se fit, parmi les soldats, une nouvelle poussée en avant ; le pied de table se remit à tournoyer dans l'air, et il serait certainement arrivé un malheur, si tout à coup, dominant le tumulte, une voix impérieuse n'avait crié :

— Que se passe-t-il ici ?

Sur le seuil de la porte se tenait un officier, qui sans doute faisait partie d'un groupe de militaires que, par la fenêtre ouverte, on voyait arrêté devant le cabaret. Il était de petite taille et ne devait guère compter plus de vingt-quatre ans. Son visage maigre et effilé, aux traits fortement accusés, au teint olivâtre, était ombragé d'un grand chapeau galonné, enfoncé sur les yeux, qui brillaient d'un éclat étrange. Son corps mince et fluet était enveloppé d'un ample manteau d'artilleur.

À la vue de leur supérieur, les troupiers reculèrent, effrayés, en faisant, avec le plus profond respect, le salut militaire. Impassible, sans qu'un muscle remuât dans son masque, qui semblait de marbre, le jeune officier jeta sur eux un regard circulaire qui vint s'arrêter sur le plus élevé en grade.

— Citoyen tambour-major, avance au rapport !

Le sous-officier, sur le front duquel se mirent à perler des gouttes de sueur froide, prit la position du soldat sous les armes et répondit d'une voix mal assurée :

— Mon capitaine… voici la chose… ce curé et cet émissaire du pape nous ont insultés… et…

— Et vous avez riposté par des coups… Lequel est l'émissaire ?

— L'homme au pied de table.

— Comment sais-tu que c'est un émissaire ?

— Je le suppose.

— Ah, bien… Tu as fini, citoyen tambour-major ? … Au tour de l'autre à parler.

Surcouf fit un pas en avant, et, fixant ses yeux clairs sur le jeune officier, dit tranquillement :

— Mon nom est Surcouf, citoyen. À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis le capitaine Bonaparte, fut la réponse jetée d'un ton bref et hautain.

— Or donc, je m'appelle Surcouf, Robert Surcouf, et je suis marin. Je vais à Beausset, où je veux rendre visite à mon ami Andoche Junot, ancien avocat et présentement engagé dans les grenadiers. Je suis entré ici et j'étais en train de boire avec ces citoyens, quand ils se sont avisés de forcer ce digne ecclésiastique à blasphémer contre le Saint-Père. Il a refusé et ils ont voulu le rosser. Étant un ministre de paix, il ne sait pas se battre, c'est pourquoi j'ai cassé ce pied de table et je m'en suis servi pour le défendre. Maintenant ils me prennent pour un émissaire. Or, je n'ai fait que ce qu'à ma place tout bon marin aurait fait : j'ai défendu un innocent qui ne pouvait pas se défendre lui-même. Et je le défendrai encore, s'il le faut… ce ne sont pas les pieds de table qui manquent ici.

Un sourire imperceptible plissa les lèvres du capitaine, qui, se tournant vers les soldats, ordonna :

— Citoyen tambour-major, vous aurez tous huit jours de salle de police. Rompez !

Ces paroles ne furent pas plus tôt prononcées, que les soldats firent demi-tour et se retirèrent.

Quand la porte se fut refermée sur eux, le capitaine se tourna vers le prêtre.

— Qui es-tu ?

— Le frère Martin, de la congrégation des missionnaires du Saint-Esprit, fut la réponse, donnée d'un ton modeste.

— Tous les ordres religieux sont supprimés. As-tu prêté le serment civique ?

— Non, monsieur le capitaine. J'ai juré fidélité à la sainte Église catholique et romaine.

— Tant pis pour toi.

Puis, adressant de nouveau la parole au marin.

— Surcouf… ? ajouta le capitaine, du ton d'un homme qui cherche à rappeler un souvenir. Il me semble que je connais ce nom-là… As-tu entendu parler du *Runner ?*

— Je crois bien. C'était un aviso anglais que je devais piloter et qu'à dessein j'ai fait échouer sur un banc de sable.

Une courte flamme brilla dans les yeux de l'officier.

— Ah, c'était donc toi… Tiens, tiens… Sais-tu, citoyen Surcouf, que dans cette affaire ta vie n'a tenu qu'à un fil ?

— Je le sais, mais fallait-il donc conduire dans le port un ennemi ? Au moment où le *Runner* allait toucher le fond de l'eau, j'ai sauté par-dessus bord et, en dépit des balles qui sifflaient autour de ma tête, j'ai réussi à gagner le rivage. Les Anglais tirent mal, citoyen capitaine.

— C'est ce que nous allons voir ces jours-ci… Pourquoi prends-tu la défense d'un prêtre qui refuse de prêter le serment civique ?

— Parce que c'est mon devoir. Je suis bon catholique ; nous avons bu ensemble à la santé du Saint-Père.

— Quelle imprudence ! C'était donc bien indispensable de te compromettre ainsi et de te faire une affaire avec mes soldats ?... Citoyen Surcouf, j'ai vu que tu en avais blessé plusieurs.

— Oui, avec le pied de table que voici.

— C'est bon… L'affaire sera examinée et les coupables seront punis. Vous êtes arrêtés, toi et ton protégé. On vous mènera à Beausset, mais tu pourras voir ton ami Junot… Bonjour !

Brusquement, le petit officier tourna les talons et quitta la salle pour remonter à cheval. Une minute plus tard, suivi de ses compagnons, il galopait sur la route, continuant la tournée d'inspection interrompue par l'incident que nous venons de raconter.

Aussitôt trois militaires pénétrèrent dans la salle de l'auberge et invitèrent Surcouf et le religieux à les suivre à Beausset.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Surcouf en déposant son pied de table, d'autant moins que c'était mon intention d'aller à Beausset.

— Mais pas la mienne, dit le frère Martin. Je voulais monter à Sisteron.

— Tu iras demain, frère Martin. D'ici là, tu me tiendras compagnie à Beausset. Mais, auparavant, nous allons prendre un verre avec ces trois braves citoyens. Je trouve ce Rivesaltes excellent, et puis il faut que je règle la note pour le pied de table cassé.

Sa situation de prisonnier ne paraissait pas trop peser au brave marin. Sa bonne humeur n'en semblait aucunement diminuée, et quand, un peu plus tard, la petite caravane se fut mise en marche, il subit la pluie torrentielle avec la même patience qu'il avait montrée avant d'entrer à l'auberge.

De nos jours encore, Beausset est une petite ville qui ne compte guère plus de 2000 habitants. Elle possède une filature de laine, et les environs produisent de bonne huile d'olives et du vin rouge passable. À leur arrivée dans cette localité, les prisonniers furent conduits directement à la maison où le général Carteaux[4], commandant en chef, avait établi son quartier, et on les enferma dans une petite pièce dont l'unique fenêtre était hermétiquement close par des contrevents ne laissant filtrer qu'un mince rayon de lumière blafarde.

— C'est donc ici que nous allons faire relâche ! s'écria Surcouf en riant. Ça manque un peu de confort ; il n'y a pas même de hamac, pour ne pas parler de lit. Mais ne nous faisons pas de bile et espérons qu'on viendra bientôt nous retirer de cet endroit inhospitalier.

— Pour ce qui est de moi, répliqua le religieux avec un soupir, je n'y compte pas. Ne sais-tu pas, citoyen Surcouf, qu'en France, en ce moment, le plus grand crime c'est de braver la volonté de la Convention ? Mon serment de prêtre m'interdit d'en prêter, un autre. Je prévois de mauvais jours pour moi, mais je resterai fidèle à mon devoir.

À ces mots, Surcouf, saisissant les mains de son compagnon, s'écria d'un ton de voix ému, qui contrastait singulièrement avec celui qu'il affectait d'habitude :

— Dieu te revaudra cette bonne parole, frère Martin… Beaucoup ont trahi l'Église, mais plus grand encore est le nombre de ceux qui se sont exilés volontairement ou qui sont restés en France pour combattre contre l'hydre de l'incrédulité et de la tyrannie… Je ne suis pas l'homme insouciant que je parais… Je vois venir un temps où l'on reniera et traînera dans la boue tout ce qui fut sacré à nos pères, un temps où il faudra des cœurs vaillants et des bras vigoureux pour délivrer notre patrie d'un règne de terreur et pour lui conserver le rang que Dieu lui a assigné parmi les nations… De grandes batailles se livreront, le sang coulera à torrents ; ce sera la lutte gigantesque d'un seul contre tout un monde d'ennemis. Le bon grain mêlé à l'ivraie de la Révolution lèvera, mais la fureur des éléments hostiles se déchaînera contre lui pour l'empêcher de mûrir… Il s'agit de veiller et de rester sous les armes, afin d'être prêt quand viendra le jour de la lutte suprême… Je suis un fils de la terre française. Moi aussi, mon devoir m'impose de ne pas abandonner mon pays au milieu des dangers terribles qui l'environnent de tous côtés. C'est pourquoi je lui ai offert mes services, mais j'ai été repoussé partout, parce que je confesse ouvertement que je ne suis pas de ceux qui voudraient renverser la chaire de saint Pierre et crucifier le Christ une seconde fois. Pour ne pas

4 Note winnetou.fr : Jean-François Carteaux (1751 - 1813) est un général français de la Révolution et de l'Empire. Il avait été désigné par la Convention pour diriger l'armée de siège de Toulon en 1793.

avoir caché mes opinions, j'ai dû m'enfuir de Paris ; partout où je me suis présenté, j'ai été éconduit ; il me reste à faire une dernière tentative. Je verrai les généraux Carteaux et Doppet[5], qui commandent devant Toulon ; je parlerai aussi à ce capitaine Bonaparte, qui m'a tout l'air d'un homme qui fera son chemin : peut-être finirai-je par obtenir ici ce que tout le monde me refuse.

Le prêtre regardait son compagnon avec un étonnement de plus en plus profond. Quoi ! Était-ce bien là le gai et insouciant marin de tout à l'heure, cet homme aux yeux de visionnaire, aux paroles brûlantes d'enthousiasme religieux et d'exaltation patriotique ?

Après un moment de silence,

— Mon fils, dit le moine, les paroles que tu viens de prononcer sont celles d'un homme appelé à de grandes choses. Mais quel que soit le sort que te réserve l'avenir, souviens-toi toujours de cette vérité éternelle : nous ne pouvons faire le bien qu'en ayant Dieu devant les yeux et dans le cœur, nous ne devons jamais oublier qu'il est le souverain juge de la moindre de nos pensées, de nos paroles, de nos actions. Ton pied ne marchera pas dans les sentiers battus : laisse-toi guider, à chacun de tes pas, par la lumière qu'aucune Convention et aucune révolution ne peuvent éteindre !

Au bout d'un temps d'attente assez long, la porte s'ouvrit, et l'on appela Surcouf pour le conduire devant le général commandant en chef. Quand le marin revint, après une absence d'une demi-heure, ce fut le tour du frère Martin d'être emmené. Celui-ci reparut déjà au bout de quelques minutes. Il raconta qu'on lui avait demandé s'il était disposé à prêter le serment civique, et que, sur son refus catégorique, on lui avait déclaré qu'on était obligé de le traiter en rebelle et de le garder en prison.

Surcouf lui demanda ce qu'il comptait faire dans ces circonstances.

— Que voulez-vous que je fasse ? soupira-t-il. Je suis un homme de paix et non un homme d'épée… J'aurai le sort de tant d'autres : on me conduira à Paris et là je disparaîtrai.

— Tu disparaîtrais déjà en route ; mais cela ne sera pas, aussi vrai que je m'appelle Robert Surcouf.

— Comment t'y prendrais-tu pour me sauver ? Tu es prisonnier toi-même.

— Je ne le serai pas toujours. Le général Carteaux voulait seulement s'assurer si j'étais ou non un émissaire. Je n'ai pas eu trop de peine à le convaincre que je suis un honnête marin et pas autre chose. Maintenant il ne s'agit plus que de la petite discussion que j'ai eue là-bas, à l'auberge, avec ces braves citoyens soldats, et cette affaire, me dit-on, regarde le capitaine Bonaparte. Je suis donc sûr d'être relâché, au plus tard, dans quelques jours.

— Nul homme n'est assuré ne serait-ce que du lendemain. J'avais projeté d'aller à Sisteron, afin de tâcher de sortir de France par Gap ou Embrun, et me voilà prisonnier !

— Par Gap ou Embrun ?... Miséricorde !... Voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à une âme qui habite plus au ciel que sur la terre… Malheureux ! Tu ignorais donc que Gap et Embrun sont des forteresses qui accrochent au passage tout ce qui, par là, veut quitter la France ? En outre, tout le pays depuis Toulon jusqu'à la frontière d'Italie fourmille des troupes de la Convention, et elles font bonne garde, tu peux m'en croire… Je ne comprends pas, d'ailleurs, qu'on entre dans un cabaret quand on veut échapper aux gendarmes.

— Le patron est un de mes parents. Il m'avait tenu caché pendant quelque temps déjà, et c'est juste au moment où j'allais prendre congé de lui, que l'orage a amené les soldats.

— Cela n'aurait pas eu d'importance sans cet habit ecclésiastique qui t'a dénoncé. Enfin !... Le malheur est fait, il s'agit de le réparer. Les passages des Alpes étant trop bien gardés, du devras aller chercher la liberté de l'autre côté de la mer.

---

5 Note winnetou.fr : François Amédée Doppet, (1753 - 1799) est un médecin, un écrivain et un militaire français du XVIIIe siècle, qui fut général pendant la période de la Révolution, et mena une brève carrière politique sous le Directoire.

— Mais comment, moi, proscrit sans amis et sans argent, comment trouverais-je un bateau où je serais en sûreté ?

— C'est moi qui t'en trouverai un. Tu peux y compter…

Surcouf ne put en dire davantage, car la porte s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à un grenadier en qui il reconnut son ami Junot. Celui-ci n'était encore que simple soldat, mais on sait que peu de temps après, il fut nommé sergent. Pendant le bombardement de Toulon, qui dura du 15 au 17 décembre 1793, Bonaparte était en train de dicter un ordre au nouveau sergent, quand une bombe vint tomber à quelques pas et éclaboussa de terre le papier sur lequel Junot écrivait. « À la bonne heure, s'écria-t-il, voilà du sable pour sécher l'encre ! »[6] Ce mot attira sur lui l'attention de Bonaparte, qui ne le perdit plus de vue, si bien que dès 1804 il fut nommé général de division et commandant de Paris.

Ce grenadier, qui ne se doutait pas qu'il porterait un jour le titre de duc d'Abrantès, se montra enchanté de revoir son vieil ami. Il apprit que Surcouf n'avait pas réussi à trouver d'emploi dans la marine et venait d'essuyer, de la part du général Carteaux, un nouveau refus ; il regretta beaucoup que sa modeste situation de simple grenadier ne lui permît pas de rien faire d'autre pour son ami que d'adoucir un peu sa détention, et se retira après avoir eu soin qu'on apportât aux deux prisonniers à manger et à boire.

Ce ne fut que dans l'après-midi du lendemain qu'un gendarme vint chercher le marin pour le conduire auprès de Bonaparte. Celui-ci ne se trouvait pas à Beausset, mais à quelque distance de cette localité, dans une des redoutes construites pour le siège de Toulon.

Cette ville avait ouvert son port aux flottes des Anglais et des Espagnols réunies sous le commandement de l'amiral Hood[7], et la Convention faisait des efforts formidables pour reprendre une place aussi importante. Malheureusement, les généraux Carteaux et Doppet furent au-dessous de leur tâche. L'un ayant été peintre et l'autre médecin, ils auraient été mieux à leur place devant un lit de malade ou un chevalet que devant les remparts d'une forteresse défendue par tous les moyens de l'art de la guerre ; aussi leur avait-on adjoint le capitaine Napoléon Bonaparte comme commandant de l'artillerie de siège.

Le capitaine était en conférence avec ses chefs lorsqu'on lui amena Surcouf. Il ne fit pas attention au prisonnier, absorbé qu'il était par une discussion avec les deux généraux.

— Je n'en persiste pas moins dans mon opinion, disait-il. Si nous continuons ainsi, dans trois mois nous ne serons pas plus avancés que maintenant. Nos pièces sont impuissantes contre les bouches à feu de la forteresse et de la flotte. Il est indispensable que nous fassions venir le plus vite possible, de Marseille et de partout, de nouvelles pièces de siège. Nous ne devons pas nous borner à bombarder la ville : il faut, avant tout, que nous tirions à boulets rouges sur les navires ennemis. Une fois que nous aurons détruit la flotte, la ville ne pourra plus tenir longtemps. Donnez-moi plein pouvoir, et je vous promets que dans quinze jours nous aurons Toulon.

— Comme tu y vas, citoyen ! répliqua Carteaux d'un ton rogue. Quand même nous aurions la chance de mettre la flotte hors de combat, nous ne disposons pas des moyens de venir à bout d'ouvrages tels que les forts Malbosquet, Balagnier et l'Aiguillette.

— Qu'on nous envoie des pièces et des munitions, qu'on porte l'armée de siège à quarante mille hommes, qu'on nous donne le matériel nécessaire ! Je n'ai pas encore eu le temps d'étudier le terrain dans les détails, mais il doit y avoir un point qui domine les ouvrages ennemis et d'où nous pourrons réduire la ville à merci.

Surcouf avait entendu ces paroles. Il s'approcha vivement du groupe des trois officiers.

— Veuillez m'excuser, citoyens ! dit-il. Ce point est tout trouvé.

---

6 Note winnetou.fr : Citation historique.

7 Note winnetou.fr : Samuel Hood est le commandant en chef en Méditerranée en 1793, il occupe Toulon que lui ont livrée les royalistes et s'empare des vaisseaux français.

Carteaux protesta d'un geste hautain contre cette intrusion, Doppet haussa dédaigneusement les épaules. Quant à Bonaparte, il toisa le marin d'un regard de ses yeux insondables, puis il dit :

— Tu es bien hardi, citoyen Surcouf. On ne parle pas à des officiers sans être interrogé, surtout quand on est prisonnier… De quel point veux-tu parler ?

— Citoyen capitaine, vois-tu cette hauteur là-bas, entre les deux ports de la ville ? Si tu l'occupes, tu pourras enfiler la flotte ennemie tout entière. Des batteries de vingt-quatre et de mortiers, placées à cet endroit, permettraient de mettre en miettes les fortifications de la ville, qui serait forcée de capituler au bout de deux ou trois jours.

Bonaparte se fit donner une longue-vue et se mit à examiner attentivement le point que Surcouf indiquait. Quand il rendit enfin l'instrument, aucun muscle ne bougeait dans son visage de marbre. Il croisa les bras sur la poitrine, sembla se livrer à un rapide calcul mental, puis, se tournant brusquement vers les deux généraux :

— Cet homme a raison, s'écria-t-il. Je vous prie, citoyens généraux, de prendre, sans tarder, votre décision au sujet du conseil qu'il nous donne et que je fais mien.

— Le conseil d'un prisonnier ! s'écria Carteaux. Tu n'as donc pas honte, citoyen capitaine !

La figure de Bonaparte resta impassible sous le coup de cette insulte, mais ce fut sa voix, devenue sifflante, qui trahit sa colère quand il répliqua :

— Si, j'ai honte que nous n'ayons pas trouvé jusqu'ici ce que ce citoyen a vu du premier coup d'œil. J'ai coutume d'accepter tout conseil utile, d'où qu'il vienne, et je vous prie de donner les ordres nécessaires, afin que le point en question soit occupé et fortifié sans retard. Si les Anglais nous prévenaient, nous ne pourrions réparer notre négligence qu'au prix de sacrifices extraordinaires.

— Capitaine… ! s'écria Carteaux, furieux.

Il allait en dire davantage, mais Doppet le saisit par le bras et l'entraîna.

Bonaparte, la mine sombre, regarda ses supérieurs s'éloigner.

— Il faudra pourtant qu'ils passent par où je veux, murmura-t-il.

Puis, se tournant vers le prisonnier, il continua :

— Ton plan est bon, citoyen, je te remercie. Mais comment as-tu trouvé cela, toi, un matelot ?

— Un matelot… ? répliqua Surcouf en éclatant de rire. Je sors de l'école d'hydrographie de Brest et j'ai mon brevet de capitaine au long cours. Nous sommes donc un peu camarades, citoyen Bonaparte, puisque, toi aussi, tu es capitaine… En ce moment, je suis ton prisonnier et tu me puniras peut-être parce que j'ai étrillé deux ou trois de tes vauriens de soldats, mais quand j'aurai subi la punition que tu me dicteras, j'irai te retrouver pour te soumettre une prière.

— Dis-la tout de suite.

— Non, pas aujourd'hui. Pas avant d'être quitte de ma punition.

Bonaparte fronça légèrement les sourcils.

— Tu parles avec beaucoup d'assurance. On aime que les gens de ton âge soient modestes, parce qu'ils ne font que commencer la vie.

— Tu l'as donc commencée comme capitaine, la vie, repartit Surcouf en souriant, puisque, selon toute apparence, tu n'es guère plus âgé que moi, citoyen.

Bonaparte n'eut pas l'air d'entendre cette observation et continua :

— Tu as mérité une punition sévère, parce que tu t'es livré à des voies de fait sur des soldats de la Convention, mais je te fais grâce à cause du conseil que tu nous as donné… J'espère que maintenant tu vas condescendre à formuler ta demande.

— Je te remercie, citoyen capitaine… Quant à ma prière, la voici : Donne-moi un navire !

Bonaparte leva des yeux étonnés sur son interlocuteur.

— Un navire ? répéta-t-il. Quel besoin as-tu d'un navire et où veux-tu que j'en prenne un ?

— Examine d'abord ces papiers.

Surcouf sortit un portefeuille, y prit plusieurs documents munis de larges cachets et les tendit à Bonaparte. Celui-ci les parcourut l'un après l'autre, puis les rendit à leur propriétaire :

— Je te fais mes compliments, citoyen Surcouf. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'hommes de ton âge qui puissent se vanter de posséder de pareils certificats. Tu es intelligent et courageux ; la Convention fera bien de s'assurer tes services.

— Bah, la Convention n'a que faire de mes services.

— Tu as été à Paris ?

— J'ai été à Paris, j'ai été au Havre, j'ai été à Brest, à Nantes, à La Rochelle, à Bordeaux, Marseille, Lyon ; j'ai vu toutes les autorités de la marine, y compris le ministre : tout ce qu'on a bien voulu me dire, c'est qu'on ne pouvait pas m'employer. Les hommes à qui je me suis adressé naviguent à tâtons dans le brouillard. J'ai tout fait pour leur rendre la vue ; je leur ai développé mes idées ; j'ai soulevé pour eux le voile de l'avenir… ils s'obstinent à rester aveugles.

Bonaparte se mit à sourire, tel un géant qui entendrait un pygmée parler de ses exploits.

— Quelles sont les idées que tu leur as développées ?

— Ce sont celles d'un homme de simple bon sens et qui ne prend pas des vessies pour des lanternes. Depuis que la France est en république, elle est isolée parmi les pays voisins ; ses intérêts sont opposés aux leurs ; aucun compromis, aucune solution pacifique ne paraissent possibles. D'autre part, la Révolution, en émancipant les masses, a donné le branle à des forces formidables, dont l'action, si l'on n'y prend garde, fera crouler tout l'édifice social. C'est dire que notre patrie est à la veille de luttes terribles, à l'extérieur comme à l'intérieur. Pour en sortir victorieuse, il lui faut des armées de terre et de mer assez fortes pour ne pas se borner à la défensive, mais pour pouvoir prendre l'offensive. Nous avons une vaillante armée et de bons généraux, mais ce qui nous fait défaut, c'est une flotte. Ce ne sont pas les marins qui manquent en France, mais bien les navires, et les officiers capables de les commander et de déposséder nos ennemis de la maîtrise des mers…

— Et tu serais un de ces officiers ? interrompit Bonaparte.

— Oui, répondit Surcouf simplement. Qu'on me donne un navire et je le prouverai.

— Ton langage est fier, citoyen Surcouf. Sais-tu que ton assurance risque d'être prise pour de la présomption ? Le fait de savoir gouverner une barque est un titre insuffisant pour se croire un grand homme de mer.

L'ironie de ces paroles n'échappa point à Surcouf, aussi fut-ce avec une pointe d'impatience dans le ton de sa voix qu'il répondit :

— Citoyen capitaine, tu me parles ainsi parce que tu oublies qu'« aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années ». C'est mauvais signe quand un homme s'exagère ses moyens, mais c'est plus mauvais signe encore quand la peur de ne pas réussir l'empêche de rien entreprendre. Si un peintre ou un médecin peuvent commander des armées, il est à présumer qu'un marin saura conduire un navire. Nous vivons à une époque qui détruit les institutions du passé et s'efforce d'en créer de nouvelles. Les luttes au-devant desquelles nous allons exigent des forces jeunes. Pourquoi me repousserait-on ?

— Parce qu'il faut que tu commences par mériter ce que tu ambitionnes. Quels services as-tu rendus à l'État ? Je veux bien que tu sois un bon marin et que tu l'aies même prouvé dans la marine marchande, mais les autorités de la marine de guerre ne te connaissent pas, et tu ne saurais espérer qu'elles te confient un navire avant d'avoir été à même de juger de tes aptitudes.

— Mais on me refuse toute occasion de me distinguer… on ne veut pas d'un officier qui nourrit la conviction que c'est, tout autant que le vent, la main de Dieu qui dirige son navire.

— Alors, change de conviction !

Surcouf recula d'un pas.

— Citoyen Bonaparte, s'écria-t-il, tu te moques de moi. Catholique je suis, et catholique je mourrai. Je suis Français et je le resterai, quoiqu'en Angleterre on m'ait fait des offres qui me promettent la réalisation de mon plus ardent désir. Je ne veux pas combattre contre ma patrie, je veux combattre pour elle, et. si l'on ne me donne pas de navire, je saurai bien en prendre un.

Bonaparte fit un geste d'impatience.

— Tu rêves, dit-il sèchement.

— Robert Surcouf ne rêve jamais… Citoyen capitaine, c'est en toi que je mets mon dernier espoir. Donne-moi au moins un petit bateau dont je puisse faire un brûlot, et tu verras que je fais sauter le vaisseau amiral ennemi.

— Ici ? dans le port de Toulon ?... Décidément, tu rêves. Citoyen Surcouf, je ne t'écoute plus…

Tu peux te retirer.

— C'est là ton dernier mot ?

— Oui.

— C'est bien… J'ai fait mon devoir et, désormais, je serai libre d'agir à ma guise. Un temps viendra où les flottes de la France auront disparu des mers, où l'on cherchera en vain un homme qui ose arborer fièrement le pavillon tricolore et le mener à la victoire. C'est alors qu'on se souviendra du citoyen Surcouf… on l'appellera, mais il ne suivra pas l'appel.

— Allons, tu divagues ! On ne t'appellera jamais. Que ferait-on de toi ? La France a besoin d'hommes prudents et réfléchis, mais non pas de jeunes gens à la tête bourrée d'idées romanesques… Demain je t'aurai oublié, toi et tes rêves.

À ces mots, Surcouf se rapprocha vivement de son interlocuteur, et laissant sa main tomber pesamment sur l'épaule de l'officier,

— Citoyen Bonaparte, dit-il, je ne veux pas te rendre la pareille. Je te dis franchement que je te crois un homme qui fera son chemin. Un jour viendra où sur ce chemin tu rencontreras de nouveau Robert Surcouf et tu regretteras de l'avoir si vite oublié. Tout est fini entre nous pour toujours… Avant de partir, permets-moi une question : Que vas-tu faire du père Martin, mon compagnon ?

— Cela ne te regarde pas. Il a enfreint les lois de la Convention. La justice suivra son cours.

— Il a obéi à Dieu plus qu'aux hommes : Dieu le protégera… Vous tâcherez en vain, allez, de destituer l'Éternel ; vous trouverez difficile de regimber contre l'aiguillon…

II. Le Forceur de blocus.

Le soir du même jour, le père Martin se trouvait seul dans sa prison. On l'avait informé que son compagnon était libre et ne reviendrait pas. Au loin, on entendait tonner dans la nuit la voix d'airain du canon, et, dans la cour, retentissait sur les pavés le pas monotone de la sentinelle placée sous la fenêtre de la cellule occupée par le moine.

Dans les rues de Beausset, des soldats, en groupes, causaient avec animation du bombardement nocturne. On le considérait généralement comme le signe d'une impulsion énergique que le capitaine Bonaparte, le nouveau commandant de l'artillerie, entendait donner au siège, et l'on exprimait l'espoir de la voir bientôt couronnée de succès.

C'est à peine si les soldats qui stationnaient devant le quartier général firent attention à un officier qui descendait la grand'rue en faisant sonner ses éperons. Il pénétra dans la maison, traversa sans s'arrêter l'allée et entra dans la cour. À sa vue, le factionnaire interrompit brusquement sa promenade et présenta les armes.

— Citoyen, comment t'appelles-tu ? demanda d'un ton bref l'officier.

— Étienne Girard, mon lieutenant.

— Allons, citoyen Girard, ouvre-moi la cellule du prisonnier.

Le soldat s'empressa d'obéir. L'officier, s'arrêtant sur le seuil, cria dans l'obscurité :

— Citoyen Martin, suis-moi ! Tu vas avoir l'honneur de paraître devant le général, qui t'attend dans la redoute, hors de la ville.

Le prisonnier se leva docilement et sortit. L'officier glissa dans la main du soldat une enveloppe cachetée, en disant :

— Voici le papier qui certifie que tu m'as remis le prisonnier. Tu le remettras au capitaine Bonaparte dès qu'il sera de retour. Tu es relevé de ta faction.

L'officier, suivi du prêtre, sortit dans la rue, dépassa le corps de garde placé à l'entrée de la ville et s'engagea sur la grand'route de Toulon. Arrivé en pleine campagne, il changea de direction et prit à travers champs. Tout à coup il s'arrêta et, se retournant vers son compagnon, il dit d'une voix sévère :

— Citoyen Martin, tu es devant ton juge.

Le prêtre leva la tête.

— Toi… ? dit-il. C'est toi qui es mon juge ?

— Oui. Mais je suis un bon juge… je t'acquitte.

Et d'une voix toute différente de celle dont il avait parlé jusque-là, il ajouta en riant :

— Ah çà, père Martin, tu ne me reconnais donc pas ?

Au son de cette voix, le prêtre fit un haut-le-corps de surprise.

— Robert Surcouf ! s'écria-t-il. Est-ce possible !

— Chut, pas si haut ! Il y a là-bas des gens qui s'intéressent beaucoup à nous.

— Mais comment es-tu arrivé jusqu'à moi ?... D'où as-tu cet uniforme ?... Sais-tu que tu

risques gros ?

— Bah, ces peintres et ces médecins qui s'avisent de jouer au général ne sont pas bien dangereux. Il n'y a que ce petit capitaine Bonaparte dont il faille se méfier un peu… Tu me demandes comment j'ai fait pour arriver jusqu'à toi ? T'imagines-tu donc que Robert Surcouf soit homme à ne pas tenir ce qu'il promet ?... Et cet uniforme ? C'est tout simplement l'habit d'un douanier qui n'en a plus besoin depuis le jour où il est monté sur l'échafaud… J'ai, par ici, quelques amis sur lesquels je peux compter… Mais laissons cela et occupons-nous de toi. Te voilà libre… Que comptes-tu faire ?

— Quand je t'ai rencontré, j'avais l'intention d'aller chercher un asile en Italie.

— Tu iras, mon père. Je connais de braves gens que tu suivras à Fréjus, et qui de là te feront passer la mer.

À un léger sifflement qu'il fit entendre, deux formes humaines émergèrent de l'ombre de la nuit.

— Voici le digne père Martin, mes amis. Je vous le confie parce que je sais qu'entre vos mains il sera en sûreté et que vous veillerez sur lui comme je le ferais moi-même… Rendez-moi maintenant mes hardes et reprenez cette défroque… Et là-dessus, mon père, disons-nous adieu. Nous allons, tous les deux, quitter ce pays, et probablement nous ne nous reverrons jamais. Prie pour moi, car la prière d'un juste est puissante et me sera d'un précieux secours au milieu des dangers que je vais affronter.

— Dieu te bénisse, mon fils. Je…

Il s'arrêta court, car Surcouf venait de lui glisser dans la main un petit paquet. Le prêtre sentit au toucher que c'était de l'argent, mais avant qu'il eût pu le refuser, le marin avait disparu dans la nuit, et il ne resta plus au religieux qu'à suivre les deux inconnus.

Une demi-heure plus tard, Bonaparte rentra au quartier général, et Étienne Girard s'empressa de lui remettre le document qu'on lui avait confié. C'était en effet un accusé de réception, rédigé en ces termes :

« Au citoyen capitaine Bonaparte. Je certifie avoir pris livraison d'un détenu du nom de Martin, missionnaire de l'ordre du Saint-Esprit. Je l'ai rendu à la liberté pour le soustraire à des juges iniques et pour prouver au citoyen Bonaparte que le citoyen Surcouf ne sait pas seulement rêver, mais aussi agir. Il a promis d'aller prendre un navire si on ne lui en donne pas, et il tiendra parole.

Robert Surcouf. »

Bonaparte se fit rendre compte par le soldat de ce qui s'était passé, puis, ayant relu la lettre, se mit à réfléchir. Fallait-il punir le factionnaire de s'être laissé tromper par le rusé marin ? Non !... Sur un geste de son supérieur, Girard se retira, heureux d'en être quitte à si bon marché, car il avait bien compris qu'il devait y avoir quelque chose de louche dans son cas. L'affaire en resta là, Bonaparte la jugeant trop peu intéressante pour la poursuivre.

Il allait, d'ailleurs, avoir de plus graves sujets de préoccupation que l'évasion d'un prêtre rebelle. Les généraux Carteaux et Doppet s'obstinèrent à ne pas vouloir donner l'ordre d'occuper le point indiqué par Surcouf. Or, il arriva que les Anglais, découvrant l'importance stratégique de la position, s'en emparèrent et la transformèrent en une forteresse presque imprenable, qu'ils surnommèrent le *petit Gibraltar.*

Bonaparte, outré de la faute commise en dépit de ses avertissements, adressa à la Convention un rapport, à la suite duquel, en novembre, le commandement en chef fut confié au brave et intelligent général Dugommier. Celui-ci sut apprécier les rares qualités du jeune capitaine, dont il écouta volontiers les conseils. Après trois semaines consacrées à des préparatifs poussés activement

et dans le plus profond secret, on ouvrit contre la place un bombardement terrible, qui dura trois jours, au bout desquels le *petit Gibraltar* fut pris d'assaut.

Ce succès de l'armée républicaine répandit la terreur parmi les habitants de la ville insurgée. Tous ceux qui avaient acclamé les Anglais, lorsqu'ils vinrent prendre possession de Toulon « au nom de Louis XVII, roi de France », se virent perdus, car O'Hara, le commandant de la ville, et lord Hood, l'amiral de la flotte, déclarèrent l'un et l'autre que la perte du *petit Gibraltar* rendait toute résistance impossible. Les navires anglais, en effet, quittèrent le port et allèrent jeter l'ancre sur la rade, où ils recueillirent à leur bord la garnison et les habitants les plus compromis. Plus de quatorze mille personnes quittèrent ainsi la ville pour échapper à la vengeance de la Convention qu'on savait peu disposée à la clémence.

Dans une des ruelles étroites qui avoisinent le port intérieur, existait à cette époque un cabaret fréquenté surtout par des matelots. Le tenancier, que ses clients appelaient familièrement l'oncle Carditon, était un honnête homme, bon chrétien et zélé patriote, et qui savait fort bien tenir à distance de son établissement les éléments suspects qui infestent les grands ports.

La veille de l'attaque du *petit Gibraltar*, un étranger entra dans ce cabaret, qui en ce moment se trouvait vide de consommateurs. Il portait le costume des matelots de la marine britannique et montra dans ses allures l'insolent sans-gêne des gens de sa classe. À peine assis, il tapa du poing sur la table, lança en guise d'appel un horrible juron, puis, se renversant sur sa chaise, installa ses pieds crottés sur la nappe blanche.

Le patron accourut et lui demanda poliment ce qu'il désirait.

— Du vin.

— Vous avez quelque chose pour l'emporter ?

— Qui vous dit que j'aie l'intention de trimbaler mon vin dans les rues de la ville ? Je pense bien le boire ici.

— Si vous voulez boire de mon vin, il va pourtant falloir l'emporter, car vous ne pouvez le boire ici. On n'admet dans cette maison que les consommateurs qui savent se conduire convenablement et qui ont l'habitude de placer leurs pieds sous la table.

— Je parie que je vais laisser mes pieds où ils sont, et que vous ne m'en inviterez pas moins à rester.

— C'est ce qui vous trompe… Je vous invite à déguerpir…, et au galop !

— Même si on m'avait donné rendez-vous ici ?

— À vous ?... ici ?... Mais qui donc… ?

— Qui ? Robert Surcouf.

— Surcouf ?... Ah, c'est différent ! Permettez que je vous apporte un verre.

— Eh bien, qui donc avait raison ? s'écria l'étranger en riant Je vois bien que je ne me suis pas trompé d'adresse, et je promets d'être plus convenable. N'ayez pas peur, oncle Carditon, je ne suis pas Anglais, mais un fils de notre bonne Bretagne. J'ai dû prendre ce déguisement pour me faufiler dans la ville. Surcouf est-il dans la maison ?

— Il y est. Qui faut-il lui annoncer ?

— Bert Ervillard.

— Ervillard ! s'écria le patron d'un air réjoui. C'est toi ? Que ne le disais-tu ?

— Parce que je voulais voir si tu es vraiment le grognon qu'on dit.

— Oh, on exagère… Il est vrai que je ne peux pas souffrir les Anglais. Où notre messager t'a-t-il rencontré ?

— À Tropez. Surcouf savait qu'on m'y trouverait… A-t-il déniché quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Il est très discret. Ce n'est pas là une mauvaise qualité.

— Tel que je le connais, il a son plan tout fait. Moi-même, il n'y a que deux heures que je suis arrivé, et je sais déjà ce que je ferais. Je viens de voir, p. ex., au port un brigantin tout neuf à charpente solide, et qui n'en paraît pas moins léger comme un faucon, un vrai bijou… C'est ça qui serait une fameuse prise !

Le patron eut un sourire mystérieux.

— Tu parles du brigantin *The Hen*, qui est mouillé là-bas, de l'autre côté du port. Oui, c'est un bâtiment qui n'est pas mal… Il est vrai que « *La Poule* » sonnerait mieux à l'oreille que « *The Hen* »… Enfin, sait-on jamais ce qui arrive ? Surcouf a dit qu'il ne craint rien, du moment que tu veux bien l'aider. Viens, je vais te conduire auprès de lui.

Quand, au bout de quelques minutes, le patron revint dans la salle, il y trouva toute une bande d'ouvriers du port qui le réclamaient avec une vivacité toute méridionale. À peine eut-il fini de les servir, que la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser passer un homme qui, d'une allure hautaine, se dirigea vers le fond de la salle et disparut dans une pièce réservée aux capitaines et aux pilotes. C'était un grand et lourd gaillard, qui semblait taillé à coups de hache et dont la figure couperosée décelait des habitudes d'alcoolisme invétéré.

Le cabaretier fit une moue singulière, tout en remplissant de cognac, sans qu'on le lui eût commandé, un grand verre, qu'il alla ensuite porter dans l'arrière-cabinet. En entrant, il salua le nouveau venu avec déférence, mais un observateur attentif eût peut-être surpris dans ses yeux l'expression d'un sentiment fort différent de celui qu'il témoignait ostensiblement.

— Eh bien ? demanda l'autre, après avoir vidé le verre tout d'un trait.

— Je me suis renseigné, capitaine, et…

— Chut ! interrompit l'étranger. Pas de *capitaine* ici. On n'a pas besoin de savoir qui je suis… Ainsi donc, tu t'es renseigné ?

— Oui.

— Alors… ?

— La chose peut se faire. Seulement, il vous faudra beaucoup de monde. Le mur est très difficile à percer, et puis il ne faut pas que l'affaire traîne.

— C'est juste. Tu ne connais pas quelqu'un à qui je pourrais m'adresser ?

— Non. D'ailleurs, je ne veux me mêler de rien. Je ne dois rien savoir, comprenez-vous ? C'en serait fait de moi si l'on venait à apprendre que je vous ai donné un coup de main.

— Mais où prendre les hommes ? Ces maudits citoyens soldats visent si bien qu'ils m'ont déjà démoli un tiers de mes hommes. Combien de personnes faudra-t-il ?

— Une vingtaine.

— Ah, et je n'en ai pour tout que quarante. Aussi bien faut-il que je complète mon équipage, mais ici on ne trouve personne. Ne connais-tu pas quelqu'un qui serait disposé à tâter du service de Sa Majesté britannique ? Pour tout homme que tu embaucherais, tu aurais une guinée.

— Hem, j'en ai peut-être un, mais ce n'est pas un Anglais.

— C'est un Français ?

— Oui, mais il est très pressé de sortir de son pays.

— J'aime ces gens : on en fait ce qu'on veut. Où est le bougre ?

— Hem, je crois qu'il est encore dans la maison. Et si je ne me trompe, il a quelques camarades qu'on pourrait peut-être décider à s'engager aussi.

— Alors, fais-le venir, ton homme, mais vite ! Je n'ai que peu de temps. Mais, auparavant, apporte une bouteille de cognac. Il n'y a rien de tel qu'un petit verre pour rendre les gens accommodants.

Le patron, ayant apporté le cognac, monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et frappa

à une petite porte dérobée. Elle s'ouvrit et Surcouf parut sur le seuil. Derrière lui se tenait Ervillard.

— Qu'y a-t-il ? demanda Surcouf.

— Le capitaine est en bas, répondit l'oncle Carditon. On le payerait, qu'il ne travaillerait pas mieux dans notre intérêt, l'imbécile ! Il lui faut des matelots, et il m'a promis une guinée pour chaque homme que je lui recruterais.

— Eh bien, Bert Ervillard, qu'en dis-tu ? As-tu envie d'être mon second à bord d'un beau brigantin ?

Ce fut les yeux rayonnants de plaisir qu'Ervillard répondit :

— Robert Surcouf, tu peux compter sur moi. Tu n'as qu'à me dire ce qu'il faut faire.

— Eh bien, voici. Il y a dans le port un brigantin, *The Hen* — tu l'as peut-être remarqué —, qui est bien le plus fin voilier que j'aie jamais vu : c'est pourquoi il faut qu'il soit à nous. Le capitaine William Harton, qui le commande, n'est pas un honnête marin, mais un coquin à qui nous donnerons sur les doigts. Il sait que Toulon ne peut pas tenir et que la flotte va quitter le port dans quelques jours. Il partira, lui aussi, cela va sans dire, mais auparavant il veut faire un coup infâme. La maison contiguë à celle de l'oncle Carditon est le siège de la Banque du Levant, dont les caves doivent renfermer des sommes importantes. La Banque, naturellement, est bien gardée, et pour y entrer il faut montrer patte blanche. Alors, cette fripouille de capitaine est venue tâter notre oncle, qui a fait semblant de se laisser tenter, et ils ont formé le projet de percer le mur mitoyen entre les caves de la taverne et celles de la banque. Le coup doit se faire la veille du départ de la flotte, et pour qu'en cas de perquisition on ne trouve rien chez l'oncle Carditon, le capitaine a promis qu'il lui déposerait sa part à Barcelone. Que dis-tu de cela, Bert Ervillard ?

— Je dis que ce William Harton est un coquin doublé d'un imbécile. Il faut une forte dose de bêtise pour croire notre honnête homme d'oncle capable de tremper dans une pareille affaire.

— Tu as raison. J'incline à croire que cette crapule de capitaine a noyé sa raison dans l'eau-de-vie. Mais son joli projet nous sera d'une grande utilité. Pour venir à bout des murs, qui sont solides, il faudra un assez grand nombre de bras vigoureux ; le capitaine, pour exécuter le travail, fera venir des hommes de son brigantin, dont l'équipage se trouvera diminué d'autant, et c'est là-dessus que je compte.

— Mais si nous ne sommes que nous deux, comment ferons-nous ?

— N'aie pas peur. Je connais dans la ville bon nombre de braves garçons à qui je n'ai qu'à faire signe quand j'ai besoin d'eux. Or, l'oncle Carditon vient de nous dire que l'Anglais cherche à recruter des matelots. Veux-tu te proposer, Bert Ervillard ? Si tu pouvais t'arranger de façon à monter avec quelques-uns de mes gaillards à bord du brigantin, le plus gros de la besogne, pour ainsi dire, serait fait.

— Je suis prêt.

— Alors ne perds pas de temps. Évidemment, tu ne peux pas te faire passer pour un Anglais. Tu diras au capitaine que tu as sous la main quelques amis, désireux, comme toi-même, de mettre la mer entre eux et la France. Le mieux serait de vous faire passer pour des habitués du plancher des vaches. Échange ton uniforme contre des vêtements que l'oncle Carditon va te donner, et remonte vite.

Pendant que ceci se passait dans la taverne, le tonnerre du bombardement grondait sur la ville et sur la rade. Ses roulements continuèrent sans s'arrêter pendant toute la nuit, tandis que les troupes de la Convention se préparaient au combat. Aux premières lueurs de l'aube, Dugommier et Bonaparte conduisirent leurs colonnes à l'assaut du *petit Gibraltar.* Au pied de la hauteur, les Français trouvèrent des tirailleurs ennemis, et le combat s'engagea. Au bruit de la mousqueterie, la garnison du fort accourut sur les remparts et se mit à foudroyer les assaillants. Ceux-ci reculèrent et revinrent tour à tour. A un certain moment, même l'intrépide Dugommier croit la partie perdue. Mais Bonaparte profite des inégalités du terrain, et réussit à gravir la hauteur, sans avoir perdu

beaucoup de monde. Arrivé au pied du fort, il s'élance par une embrasure ; les soldats le suivent, pénètrent dans la batterie, s'emparent des canons, et bientôt du fort lui-même.

Bonaparte venait de franchir le premier des degrés qui devaient le conduire au consulat et au trône impérial.

Dès que le *petit Gibraltar* fut occupé, l'amiral Hood donna l'ordre d'évacuer la place. Aussitôt que cette nouvelle fut connue, plus de vingt mille individus, hommes, femmes, vieillards, enfants, portant ce qu'ils avaient de plus précieux, vinrent sur les quais, tendant les mains vers les navires qui partaient, et implorant un asile pour se soustraire à l'armée victorieuse. Pas une chaloupe ne se montrait à la mer pour secourir ces imprudents Français, qui avaient mis leur confiance dans l'étranger, et qui lui avaient livré le premier port de leur patrie. Cependant l'amiral Langara[8], plus humain, ordonna de mettre les chaloupes à la mer, et de recevoir sur l'escadre espagnole tous les réfugiés qu'elle pourrait contenir. L'amiral Hood n'osa pas résister à cet exemple, et aux imprécations qu'on vomissait contre lui. Il ordonna à son tour, mais fort tard, de recevoir les Toulonais. Ces malheureux se précipitaient avec fureur dans les chaloupes. Dans cette confusion, quelques-uns tombaient à la mer, d'autres étaient séparés de leurs familles. On voyait des mères cherchant leurs enfants, des épouses, des filles, cherchant leurs maris ou leurs pères, et errant sur ces quais encombrés d'une foule exaspérée. Dans ce moment terrible, des brigands, profitant du désordre pour piller, se jettent sur les malheureux accumulés le long des quais, et font feu en criant : *Voici les républicains !* La terreur alors s'empare de cette multitude ; elle se précipite, se mêle, et, pressée de fuir, elle abandonne ses dépouilles aux brigands, auteurs de ce stratagème[9].

Les républicains n'eurent pas plus tôt occupé le *petit Gibraltar*, qu'ils se hâtèrent de disposer les canons de manière à dominer la sortie du port. Plusieurs des navires qui n'avaient pas eu le temps de se retirer, furent coulés au passage par le feu du fort, ce qui décida les autres à attendre la nuit pour opérer leur retraite avec plus de chances de succès. Parmi ces derniers se trouvait aussi le brigantin *The Hen*, qui, comme nous savons, avait encore d'autres motifs pour différer son départ.

Le soir venu, le capitaine Harton se présenta chez l'oncle Carditon, qu'il trouva seul dans la salle déserte de son cabaret.

— Toutes les précautions sont-elles prises ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et dans la banque, il n'y a rien de suspect ?

— Non. Il y a les gardiens habituels, mais ils ne descendent jamais dans les caves. D'ailleurs, le tumulte qui règne dehors empêchera d'entendre le bruit que votre petit travail pourrait causer… Avez-vous assez de monde ?

— Oui. Ouvre ta cave, mes hommes vont venir… Et maintenant, tu n'as plus besoin de t'occuper de rien.

— Voici la clef. Je vous donne ma parole que ce n'est pas moi qui vous dérangerai… Mais dites donc, avez-vous engagé les hommes que je vous ai envoyés ?

— Oui. Ils sont onze, tous des jeunes gens sans expérience et qui n'ont pris du service que parce que leur médecin leur a conseillé un changement d'air. Je n'en suis pas moins content de les avoir. D'autres ont eu moins de chance que moi… Et puis, l'application du chat à neuf queues[10] est un excellent fortifiant pour les organismes délicats.

— Mais vous n'allez pas les employer ici, ces blancs-becs ?

---

8 Note winnetou.fr : Juan de Lángara était un espagnol officier de marine puis ministre de la Marine. En 1793, il a rejoint Sir Samuel Hood, avec 18 vaisseaux de la ligne espagnole.

9 *Histoire de la République française* par A. Thiers, tome II, chap. XIII.

10 Note winnetou.fr : Un chat à neuf queues est un un fouet composé d'un manche de bois de 30 à 40 cm de long auquel sont fixées neuf cordes ou lanières de cuir d'une longueur qui varie de 40 à 60 cm dont chaque extrémité mobile se termine par un nœud parfois doté d´une griffe en métal.

— Que non ! Ils ne sont pas assez sûrs, tandis que mes vieux gabiers, j'y peux compter.

L'Anglais prit la clef et sortit.

L'oncle Carditon le suivit d'un long regard chargé d'ironie et de mépris, puis il grommela :

— C'est toi qui vas être étonné, vieux coquin !

Au bout de quelque temps, il entendit, dehors, le bruit de nombreux pas qui se dirigeaient vers sa cave, et peu de minutes après, Robert Surcouf entra.

— Ça y est ! s'écria celui-ci en riant. Maintenant, oncle Carditon, tu vas nous servir un coup de quelque chose de bon, et puis nous partons.

— Ils sont pris ?

— Et bien pris, ma foi ! Nous avons roulé tant de barriques sur la trappe de ta cave que je les défie de la soulever d'un centimètre. Dans la banque, j'ai arrangé pour eux une réception qui sera chaude : il y a là vingt lurons qui vont leur tendre les bras… *The Hen* n'a plus qu'une poignée d'hommes à bord, de sorte que je ne doute pas du succès de notre coup.

— Et vous vous dépêcherez de filer, je suppose.

— Mais non. Robert Surcouf n'est pas un cambrioleur, qui cache ses actions sous le couvert de la nuit. Je quitterai le port en plein jour, et le pavillon français à l'arrière.

— Ce serait plus que de la témérité, ce serait de la folie.

— Ça n'en réussira que mieux… Au revoir, mon bon Carditon, et merci de nous avoir si bien secondés… Tu auras bientôt des nouvelles de moi et des miens.

Dans l'allée de la maison se tenaient une trentaine d'hommes, qui, dans le courant de la journée, s'étaient réunis à l'étage supérieur. Ils burent au succès de leur entreprise, et, après avoir pris congé du cabaretier, suivirent Surcouf jusqu'au port. Là ils trouvèrent les embarcations qui avaient amené le capitaine Harton et ses hommes. Ils y montèrent et se mirent à ramer vers *The Hen*. Arrivés à peu de distance du brigantin, ils entendirent un homme de l'équipage qui sifflait gaiement un air.

— C'est le signal, dit Surcouf à voix basse. Les nôtres ont accompli leur mission et se sont emparés du bâtiment… Ohé ! du brigantin, continua-t-il tout haut.

Une tête se pencha sur la balustrade et ce fut la voix de Bert Ervillard qui répondit :

— Ohé ! holà ! Qui êtes-vous ?

— Ceux que vous attendez, répliqua Surcouf.

— Dieu soit loué !... Descendez l'échelle, camarades, voici le capitaine.

Les nouveaux venus escaladèrent le pont et hissèrent les canots à leurs bossoirs. Bert Ervillard avait su attirer l'équipage anglais dans le fond de cale et l'y avait enfermé : le brigantin était au pouvoir de Surcouf. Celui-ci soumit le bâtiment à une inspection minutieuse, et constata avec satisfaction que, jusque dans ses moindres détails, il se trouvait dans un état irréprochable. Le plus difficile, il est vrai, restait à faire : il s'agissait de se maintenir dans la possession du navire si facilement conquis.

Pendant la nuit, plusieurs bâtiments essayèrent de forcer la sortie du port, mais ils ne réussirent pas à tromper la vigilance des républicains, dont les batteries les contraignirent à rebrousser chemin. Surcouf, resté tranquillement à l'ancre, employa toute la matinée et une partie de l'après-midi à aménager le brigantin pour ses fins et à lui donner le plus haut degré possible de navigabilité. Un messager qu'il expédia auprès de l'oncle Carditon lui rapporta que les Anglais étaient toujours bloqués dans leur cave, et qu'on ne les laisserait pas sortir avant le départ de *The Hen*.

Vers le soir, l'amiral Hood donna aux navires qui se trouvaient encore sur la rade, l'ordre de gagner le large, et aussitôt on vit les équipages de treize vaisseaux de guerre français, qui s'étaient

ralliés à l'insurrection contre la Convention, descendre dans leurs chaloupes pour se réfugier à bord de la flotte anglaise.

Frémissant de colère, Surcouf se tourna vers son second.

— Les lâches ! s'écria-t-il en brandissant le poing. Nous risquons notre vie, nous autres, pour prendre à l'ennemi un misérable brigantin, et ils abandonnent neuf vaisseaux de ligne et quatre frégates, toute une flotte, avec laquelle je me ferais fort de chasser ces Anglais jusqu'au bout de monde.

— Ils méritent d'être pendus à la grande vergue, répondit Ervillard. Mais ce qui me console, c'est que ces vaisseaux ne sont pas perdus pour la France, car les républicains vont en prendre possession.

— Ah, tu crois ? Moi, je te dis que chacun de ces vaisseaux porte dans ses flancs une mèche tout allumée, et que sous peu tu verras luire treize immenses flammes.

— Ne pourrions-nous pas en sauver un au moins et le prendre pour nous ?

Surcouf secoua la tête.

— Je n'en ferai rien. La Convention a repoussé mes offres. Je n'ai ni le droit de m'emparer d'un de ses navires ni le devoir de le sauver. D'ailleurs, nous sommes trop peu nombreux pour manœuvrer un vaisseau de ligne ou une frégate. Notre petit brigantin se prête bien mieux à mes projets, et je juge plus à propos de souffler un bâtiment à l'ennemi que de jouer un rôle de sauveur dont nul ne me saurait gré. J'ai dit à ce capitaine Bonaparte, que le pavillon français disparaîtra des mers : il s'est moqué de moi. Mais c'est dès aujourd'hui que ma prédiction commencera à se réaliser, car la mer va engloutir treize des plus beaux vaisseaux de notre marine. Peut-être, en les voyant flamber, Bonaparte se souviendra-t-il de moi, bien qu'il m'ait déclaré qu'il aurait vite fait de m'oublier.

De nouveau la nuit descendit sur la malheureuse ville de Toulon, mais à peine l'eut-elle enveloppée de ses voiles, qu'une épouvantable détonation fit trembler la terre : c'était l'arsenal qui venait de faire explosion. Comme si elles n'avaient attendu que ce signal, des gerbes de feu immenses jaillirent vers le ciel à cinq endroits différents des chantiers de la marine, tandis que, presque au même moment, d'innombrables flammes se mirent à serpenter le long des mâts et des cordages des vaisseaux français abandonnés sur la rade.

À la lueur sinistre de ces incendies, qui, par moments, répandaient au loin une clarté de plein jour, tout ce qui possédait voile ou aviron se hâta de gagner le large. Seul, le brigantin ne bougeait pas. Du fort occupé par les Français, il s'apercevait parfaitement bien ; à l'aide de lunettes, on pouvait même distinguer les hommes de l'équipage qui se tenaient sur les vergues et dans les cordages, pour mieux observer l'affreux spectacle de cette mer de flammes. L'immobilité du brigantin parut bizarre ; on n'arrivait pas à s'expliquer que cet Anglais ne fît aucune tentative de suivre les autres, et on le surveilla étroitement jusqu'à ce qu'au bout de quelques heures les flammes s'éteignirent et que tout rentra dans l'obscurité.

Dès l'aube, Bonaparte se tenait dans une des batteries qui dominaient le port. Il n'avait pas dormi de la nuit, pas plus que le général Dugommier, qui se trouvait à ses côtés. Ils ne quittaient pas les lunettes qui leur servaient à observer la marche des troupes chargées d'occuper le fort La Malgue. Celui-ci paraissait abandonné, mais il était à craindre qu'il ne fût miné. Par hasard, Bonaparte dirigea sa lunette sur le brigantin, qui émergeait des brouillards du matin.

— Tiens, mais !... s'écria-t-il, surpris. Citoyen général, quel nom y avait-il hier à la proue de ce brigantin qui nous a si fort intrigués ?

— Il y avait *« The Hen »*.

— Alors, on a profité de la nuit pour le débaptiser. Je vois distinctement un autre nom.

Le général regarda à son tour, puis secoua la tête.

— Je n’y comprends rien, dit-il. Il y a écrit *« Le Faucon »*. La poule anglaise s’est muée en un faucon français ! Qu’est-ce que ça veut dire ?

— C’est sans doute une ruse, un subterfuge destiné à nous tromper.

— Oui, ce doit être cela… Ah, le voilà qui hisse les voiles !... Mille tonnerres ! Il porte des flammes tricolores !... Il lève l’ancre, il veut profiter de la brise du matin pour sortir du port.

— Je saurai bien l’en empêcher, répliqua Bonaparte.

Il s’approcha vivement d’une pièce et la pointa de ses propres mains. Puis,

— Il faut qu’il passe à portée de canon, dit-il en souriant. On va voir que le citoyen Bonaparte sait encore tirer.

Le général l’arrêta d’un geste.

— Ne tirez pas ! L’homme que j’aperçois sur la dunette ne me fait pas l’effet d’un Anglais. Je ne suis pas marin, mais je vois bien que ce bâtiment est en bonnes mains : il obéit au commandement aussi docilement qu’un cheval de race à un cavalier de première force. Du reste, le capitaine nous observe par sa lunette aussi attentivement que nous l’observons, lui.

Bonaparte appliqua de nouveau l’œil à la lunette, retira l’instrument pour en essuyer les verres, et regarda encore. Le commandant du brigantin, qui l’avait reconnu, grimpa dans les haubans et agita sa casquette.

— Il nous salue, dit le général. Il doit connaître l’un de nous deux.

— C’est moi qu’il connaît, répondit Bonaparte.

— Ah ! … Qui est-ce ?

— Je te raconterai son histoire, citoyen général, quand j’aurai plus de temps. Ce jeune homme a demandé un navire à la Convention, mais on le lui a refusé, et il vient d’en prendre un au milieu de la flotte anglaise.

— C’est extraordinaire ! Comment a-t-il fait ?

— Je me le demande.

— Nous le saurons. Il a, sans doute, trouvé moyen de se rendre maître de l’équipage. Quel hardi gaillard ! C’est dommage qu’il aille au devant de sa perte. Les vaisseaux anglais qui croisent au large vont trouer sa coquille de noix comme une écumoire.

Le brigantin arrivait à portée de la batterie. Au commandement retentissant de Surcouf, les hommes de l’équipage grimpèrent sur les vergues, où ils s’alignèrent en parade en se donnant la main ; le pavillon français monta le long du mât ; les sabords s’ouvrirent, livrant passage à la bouche des canons pour le salut de mer. Tout cela fut exécuté avec tant d’adresse et de précision que même Bonaparte, d’habitude si impassible, fut transporté d’enthousiasme. Il voulut commander en personne la salve par laquelle la batterie répondit au salut de Surcouf, et rendre ainsi hommage à l’homme que pourtant il s’était proposé d’oublier.

A. peine le brigantin, en exécutant un élégant virage, eut-il dépassé le fort, qu’un homme se laissa glisser jusqu’à l’endroit où était peint le nom du bâtiment, et s’y livra à une besogne qui d’abord sembla inexplicable. Au bout de quelques instants, les observateurs qui, du haut de la batterie, suivaient ce manège constatèrent avec stupéfaction que l’homme avait fait disparaître les deux mots *« Le Faucon »*, et qu’à leur place s’étalait de nouveau l’ancienne inscription *« The Hen » !*

— Ah, diable ! s’écria le général Dugommier. Le bougre nous a mis dedans ! Il nous a joué une comédie pour passer sans encombre sous notre batterie. On ne lui a pas donné de navire, et il a passé à l’ennemi.

— Je ne le crois pas, répondit Bonaparte. Ce Surcouf n’est pas capable de trahir son pays, car c’est un homme pieux, un fervent catholique. Les gens de cette sorte ont, entre autres qualités, celle

d'être fidèles à leur devoir. Je penserais plutôt qu'il veut duper les Anglais.

— C'est ce que nous allons voir quand il sera à portée de leurs canons.

Le brigantin, toutes voiles dehors et gracieusement incliné sur le côté, volait sur la rade. Au large croisaient les trois-mâts des Anglais, qu'on distinguait parfaitement à l'œil nu. Au milieu d'eux, on reconnaissait à son pavillon le vaisseau sur lequel se trouvait l'amiral Hood en personne, et ce fut droit à celui-là que *The Hen* prit sa course.

— Ma foi, dit le général Dugommier, il pique vers le vaisseau amiral : c'est vraiment un transfuge.

— Attendons encore, répondit Bonaparte. L'affaire m'intéresse.

— Se risquerait-il dans le voisinage du vaisseau amiral s'il avait l'intention d'échapper aux Anglais ?

— Ce qui paraît le plus difficile est parfois ce qui est le plus facile… Ah, vois donc ces gens, citoyen général !

— Ceux qui remontent par les écoutilles ?

— Oui. Il y a deux minutes qu'ils sont descendus, et maintenant ils reviennent habillés en marins anglais. Je crois deviner ce que ce diable de Surcouf compte faire. Si ma supposition se réalise, il est évident qu'on a eu tort de ne pas confier de navire à ce jeune Breton.

Les joues du Corse se colorèrent, toute son attention se concentra sur ce qui allait se passer. Il ne pensait plus à Toulon, il avait oublié ses projets d'avenir glorieux, il ne voyait que le petit navire qui allait témérairement se jeter dans la gueule du loup.

— Est-ce que cet homme serait assez fou pour croire qu'il pourra percer la ligne à cet endroit-là ? Il devrait prendre plus à l'est, afin de partager le vent à l'ennemi.

— Qui sait quel plan il poursuit ! Peut-être le peu de temps qu'il est le maître de *The Hen* a-t-il suffi pour lui apprendre ce dont ce navire est capable… Tiens ! voilà le vaisseau amiral qui met en panne. Le brigantin vient de signaler qu'il veut lui parler.

L'excitation des deux témoins de cette scène était à son comble. Le vaisseau amiral s'était rapproché en carguant une partie de ses voiles, ce qui diminuait sa vitesse. On aurait dû s'attendre à ce que le brigantin coutre-brassât ses vergues, mais, au lieu de cela, Surcouf fit établir la brigantine debout au vent et attacher la barre du gouvernail au côté sous le vent. De cette façon, le devant de *The Hen* se tourna vers le large, et les deux navires marchèrent lentement à la rencontre l'un de l'autre.

Par sa longue-vue, Bonaparte aperçut Surcouf, qui, le porte-voix à la main, et revêtu d'un uniforme anglais, se tenait sur l'arrière-pont, mais dans une attitude qui ne permettait pas que, du vaisseau amiral, on vît sa figure. Le brigantin n'était plus qu'à cinq ou six longueurs du trois-mâts, quand tout à coup Surcouf agita son porte-voix. Aussitôt la brigantine fut amenée, le timonier arracha la corde qui retenait la barre du gouvernail, les voiles se gonflèrent, et *The Hen* se remit à tailler de l'avant. Au lieu de s'arrêter, il passa rapidement à côté du trois-mâts. Bonaparte vit Surcouf lever de nouveau le bras. L'instant d'après, le brigantin se couchait sur le côté et hissait le pavillon français. On vit de légères fumées s'élever dans l'air, et les mâts de l'Anglais osciller comme sous une rafale ; puis, au bout de quelques secondes, on entendit rouler le tonnerre d'une décharge d'artillerie : le hardi Breton venait de saluer d'une bordée le vaisseau amiral anglais.

Une minute après, le brigantin mit le vent dans les voiles, et avant qu'à bord du vaisseau de ligne on fût revenu de cette surprise, il fut hors de portée. La confusion provoquée par cet incident extraordinaire devait être grande sur le vaisseau amiral, car il fut long à virer de bord et à lâcher une salve, qui, d'ailleurs, n'atteignit pas le fugitif. Alors commença, entre les Anglais, un échange fiévreux de signaux, et bientôt, l'un après l'autre, tous les bâtiments disponibles de la flotte se mirent à la poursuite du téméraire pygmée qui avait osé insulter et duper le géant.

— Bien joué ! s’écria le général Dugommier, en respirant profondément. Ce gaillard-là a le diable au corps !

— Citoyen général, repartit Bonaparte, ce que Surcouf vient de faire là est au-dessus de tout éloge. Moi, Napoléon Bonaparte, je dis qu’il a gagné une bataille. Je souhaite de tout mon cœur qu’il réussisse à s’échapper. Si j’étais à la tête des affaires de la marine, je le rappellerais pour lui confier une flotte. J’ai mal jugé de cet homme de génie.

Trois jours plus tard, Bonaparte vit entrer chez lui un pêcheur corse de Calvi. Il avait rencontré le brigantin *Le Faucon*, dont le commandant l’avait chargé d’une lettre rédigée en ces termes :

« Au citoyen capitaine Bonaparte. J’ai tenu parole : je me suis procuré un navire. Si Dieu, dans sa grâce infinie, me permet de passer sans encombre le détroit de Gibraltar, vous entendrez parler de mes rêves.

Robert Surcouf. »

Lentement et d’un air songeur, Bonaparte plia le papier. Pressentait-il qu’en refusant sa protection à cet homme, il avait commis la plus grande faute de sa vie ?

III. Le Vol du Faucon.

Sept années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter. Bonaparte, victorieux à Lodi, Arcole, Rivoli, vainqueur à la bataille des Pyramides, avait été nommé Consul, et bien qu'on lui eût adjoint deux collègues, Cambacérès et Lebrun, pouvait, d'ores et déjà, se considérer comme le maître de la France.

La prédiction de Robert Surcouf s'était accomplie. La nation, déchirée par des luttes intérieures, avait eu à se défendre contre de puissants ennemis extérieurs. Victorieuse sur terre, elle s'était montrée impuissante sur mer. Bonaparte était un grand général, mais un mauvais amiral.

La marine était le point vulnérable de la France, c'est pourquoi, de tous ses adversaires, l'Angleterre restait le plus redoutable. Le plan grandiose, digne du génie de Bonaparte, d'attaquer l'Angleterre en Égypte et aux Indes, avait échoué par suite de l'incapacité de l'amiral Brueys, qui, en dépit de la supériorité numérique de sa flotte, s'était fait battre à Aboukir. L'orgueilleuse Albion régnait sur les mers, et jalouse de ses intérêts mercantiles, exerçait une tyrannie intolérable sur les autres nations, en dictant et modifiant selon son bon plaisir les lois de la navigation. Répandant à pleines mains l'or que lui valaient ses exactions, elle achetait la conscience des gouvernants étrangers, et, grâce à leur connivence, réussissait de plus en plus à monopoliser le commerce international et à se rendre tributaire le monde entier.

L'Angleterre semblait invulnérable. Elle comptait, sans parler de Nelson, des centaines de marins tels que la France n'en possédait pas un seul. Elle se riait des efforts de ses ennemis, elle se permettait les violations les plus brutales du droit des gens, elle répondait aux offres de paix sincères du premier Consul par un silence dédaigneux ou par des formules blessantes. Tout cela, elle pouvait l'oser impunément, parce que le seul Français qu'elle redoutait vraiment courait, dans un bateau chétif, les mers lointaines. Exilé volontaire, que sa patrie n'avait su retenir, il avait trouvé à l'étranger des hommes qui l'aimaient et le vénéraient, qui s'étaient réfugiés sous sa protection parce que, sans elle, ils auraient misérablement péri. Cet homme, c'était Surcouf, l'audacieux fils de la terre bretonne.

Une brûlante journée d'été allait finir. Le soleil couchant lançait ses derniers rayons, et allongeait démesurément les ombres que projetaient sur la mer les mâts des navires ancrés devant Pondichéry. Venant du large, une brise, d'abord imperceptible, mais fraîchissant graduellement, commençait à tempérer la chaleur suffocante qui avait régné depuis le matin.

Pondichéry, établissement français sur le golfe du Bengale, avait été pris, en 1793, par les Anglais, qui l'avaient cédé au nabab de Carnatic, après avoir rasé les fortifications et détruit tous les vestiges qui auraient pu rappeler le souvenir de ces anciens maîtres.

Ce jour-là, la rade de Pondichéry était remplie de navires, car c'était la saison où, dans ces parages, souffle le mousson, vent du sud-ouest favorable aux voiliers à destination de l'Extrême-Orient. On voyait flotter les pavillons de tous les pays, à l'exception de celui de la France, ce qui s'expliquait par les vexations sans nombre que, dans les ports où ils étaient les maîtres, les Anglais se permettaient à l'égard des bâtiments de nationalité française.

Un peu à l'écart des autres navires était ancré un brick gréé en goélette. C'était un Américain,

qui, par sa construction, attirait beaucoup l'attention des autres capitaines. De formes plus fines et plus élancées que ne l'étaient d'habitude les bâtiments de son espèce et muni d'une voilure considérable pour son tonnage, il devait développer une bonne vitesse, qu'on pouvait évaluer à seize ou dix-sept milles par heure. C'était sans doute un excellent cabotier, mais il fallait un marin d'une hardiesse rare et d'une science consommée pour risquer de traverser l'océan dans un navire de si peu de stabilité. Pourtant le capitaine du brick était jeune : il ne pouvait guère avoir plus de trente ans. Il avait chargé du vin et des spiritueux, qu'il désirait échanger contre de l'opium et de l'indigo, mais il n'avait encore offert sa marchandise à personne.

Le voisin du brick était un grand trois-mâts anglais. Le capitaine avait fait d'excellentes affaires et se proposait de lever l'ancre dès le lendemain, mais auparavant il voulait donner à ses amis de la ville une fête d'adieu, à laquelle il avait invité aussi les capitaines des navires mouillés à proximité du sien.

Ce jour-là, la rade de Pondichéry était remplie de navires, car c'était la saison où, dans ces parages, souffle le mousson, vent du sud-ouest favorable aux voiliers à destination de l'Extrême-Orient. On voyait flotter les pavillons de tous les pays, à l'exception de celui de la France, ce qui s'expliquait par les vexations sans nombre que, dans les ports où ils étaient les maîtres, les Anglais se permettaient à l'égard des bâtiments de nationalité française.

Un peu à l'écart des autres navires était ancré un brick gréé en goélette. C'était un Américain, qui, par sa construction, attirait beaucoup l'attention des autres capitaines. De formes plus fines et plus élancées que ne l'étaient d'habitude les bâtiments de son espèce et muni d'une voilure considérable pour son tonnage, il devait développer une bonne vitesse, qu'on pouvait évaluer à seize ou dix-sept milles par heure. C'était sans doute un excellent cabotier, mais il fallait un marin d'une hardiesse rare et d'une science consommée pour risquer de traverser l'océan dans un navire de si peu de stabilité. Pourtant le capitaine du brick était jeune : il ne pouvait guère avoir plus de trente ans. Il avait chargé du vin et des spiritueux, qu'il désirait échanger contre de l'opium et de l'indigo, mais il n'avait encore offert sa marchandise à personne.

Le voisin du brick était un grand trois-mâts anglais. Le capitaine avait fait d'excellentes affaires et se proposait de lever l'ancre dès le lendemain, mais auparavant il voulait donner à ses amis de la ville une fête d'adieu, à laquelle il avait invité aussi les capitaines des navires mouillés à proximité du sien.

La nuit venue, l'Anglais fit partir des fusées, ce qui était le signal que la fête allait commencer. Les premiers qui montèrent à bord furent les capitaines, parmi eux l'Américain ; puis arrivèrent, amenant leurs femmes et leurs filles, les invités de la ville. Sur le devant, transformé en salle de danse, était installé un orchestre, qui ne tarda pas à faire retentir ses airs joyeux, tandis qu'à l'arrière on avait dressé une longue table et des buffets chargés de rafraîchissements.

Le souper fut fort animé. On fit des discours ; on porta des toasts ; en bons marins, on but ferme ; et bientôt, sous l'influence du vin et des liqueurs, les messieurs se relâchèrent un peu de la réserve imposée par la présence de dames. Tous ces loups de mer avaient eu dans leur vie quelque aventure plaisante, plus ou moins vraisemblable, et dont le récit provoquait parmi l'assistance des éclats de rires formidables. Puis, de fil en aiguille, on en vint à raconter des histoires de corsaires fameux, et là encore, chacun y alla de la sienne.

À la fin, un vieux capitaine s'écria, en frappant du poing sur la table :

— Laissez-moi donc tranquille avec vos corsaires et vos flibustiers. Ils ne sont rien auprès du *Faucon de l'Équateur.* Qui de vous l'a vu ?

Personne ne répondit, et le vieux marin continua :

— Il n'y a donc que moi qui l'aie rencontré.

— Vous l'avez rencontré ? Vraiment ? s'écria-t-on à la ronde. Racontez donc, capitaine !... Comment était-il fait ? Comment s'est-il conduit ?

— Il y a de ça deux ans. Nous nous trouvions sous le cinquième degré de latitude nord et à peu près sous le méridien d'Adaman. Nous avions été surpris par une tempête comme je n'en ai jamais vu, ce qui n'est pas peu dire. Il faisait nuit en plein jour. L'ouragan semblait nous assaillir de tous les côtés à la fois. Les nuages descendaient jusque sur l'eau, et les vagues s'élevaient jusqu'au ciel. Tout à coup nous aperçûmes, à la lueur des éclairs, un navire dont le bec était dirigé droit sur notre proue. Ses voiles, d'une blancheur éclatante, le faisaient ressembler à un cygne gigantesque. Vous me croirez si vous voulez : le gredin n'avait pas pris un seul ris et arrivait sur nous toutes voiles dehors. C'était un navire à deux mâts, à peu près du genre de ceux qu'on appelle des brigantins. Vous pensez bien que j'eus peur d'une collision, mais à peine eus-je le temps de crier à l'homme de barre *Bâbord un peu* !, que déjà l'étranger passait à côté de nous avec la rapidité d'une flèche, et de si près qu'il me semblait que j'aurais pu le toucher. Je lui criai par le porte-voix : « Ohé ! Qui êtes-vous ? ». Sur le pont, pas une âme vivante ! Un seul homme se tenait agrippé aux cordages de tribord. Il porta la main à la bouche, et, s'en faisant un cornet, me répondit d'une voix qui dominait le fracas des éléments : « *Le Faucon de l'Équateur !... Attention ! Feu !* » Ce n'est qu'à ce moment que j'aperçois le pavillon français surmontant un drapeau écarlate de corsaire ; six embrasures s'ouvrent et nous envoient six boulets dans la coque. Une seconde après, le Français avait disparu dans l'obscurité. Il ne nous avait pas fait trop de mal, car nous avons pu boucher les trous, mais tout de même, je me suis dit : Si, rien que pour s'amuser et par une pareille tempête, ce gaillard vous envoie six boulets, que serait-ce s'il vous attaquait sérieusement, un jour de mer calme ?

— Oui, continua un des assistants, il paraît que c'est un homme terrible. L'amiral Seymour a dit de lui : « Il possède une rente annuelle de 365 navires capturés ». On prétend qu'avec son deux-mâts il attaque les plus grands navires et qu'il n'a même pas peur d'un vaisseau de ligne.

— Allons donc ! s'écria le capitaine anglais. Qu'il ne vienne pas se frotter à moi ! Il lui en cuirait, aussi vrai que je m'appelle James Sarald.

— Tout doux, capitaine ! dit un autre en hochant la tête. Connaissez-vous la façon dont procède ce Robert Surcouf ?

— Eh bien ?

— Ce n'est pas un pirate. Il vous montre ouvertement son pavillon et fonce sur vous sans tirer un coup. Quand il est bord à bord avec vous, il saute avec vingt hommes sur votre pont. Si vous opposez de la résistance, il se sert de ses armes ; si vous vous rendez, il ne vous fait pas de mal. Il conduit votre navire dans le port de la colonie française la plus rapprochée. Là on le saisit au nom de la France, on vous délivre un reçu en règle et l'on vous gratifie d'une somme d'argent pour rentrer dans votre pays.

— En effet, c'est tout ce qu'on peut demander à un corsaire qui n'a que vingt hommes !

— Vous avez tort de rire, capitaine Sarald ! s'écria un autre. Près du cap d'Ambre, il a abordé avec ses vingt hommes un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, le *Bananian*, qui était muni de vingt-six canons de gros calibre et portait un équipage de plus de deux cents hommes, tous bien armés[11]. Je n'aimerais pas à rencontrer ce Surcouf !

— Moi, au contraire, je souhaiterais le rencontrer, insista Sarald.

— N'exprimez pas ce souhait ! Il n'aurait qu'à s'accomplir, dit alors l'Américain, qui jusque-là avait écouté en silence. On dit que Surcouf ne plaisante pas.

— Oh, je crois bien que vous, avec votre coquille de noix, vous avez peur de lui, répliqua Sarald ; moi, pour me débarrasser de lui, je m'en remettrais au chat à neuf queues.

Le Yankee sourit. Puis il dit, en secouant la tête :

— Vous risqueriez d'attraper des coups autrement sérieux que des coups de fouet… Quant à ma « coquille de noix », je pense qu'elle saurait mieux se faire respecter que votre trois-mâts.

11 Historique.

— Qu’est-ce à dire ? Auriez-vous l’intention de m’insulter.

— Nullement. Vous m’avez fait l’honneur de m’inviter, et je n’ai pas coutume de rendre une offense pour une politesse. Pour vous prouver que j’ai le droit d’être fier de ma coquille de noix, je vais lui faire exécuter une manœuvre que je vous défie d’imiter.

— Je serais curieux de voir ça.

— Vous allez le voir.

L’Américain s’approcha de la balustrade et, faisant de sa main un cornet, appela :

— Ohé ! Ervillard !

— Ohé ! répondit une voix venant du brick, distant d’environ cinq cents brasses.

— Levez l’ancre !

— Compris, capitaine.

La société réunie à bord du trois-mâts était dans la plus vive attente de ce qui allait se passer. Tout le monde avait quitté la table et était allé se grouper sur le côté sous le vent, afin d’observer le brick. On le vit lever l’ancre et déployer ses voiles, puis le Yankee dit poliment :

— Messieurs, veuillez me suivre sur le gaillard d’arrière. De là, je pourrai mieux vous montrer la manœuvre.

Tous le suivirent à l’extrémité surélevée du navire, ne laissant sur le pont que les musiciens et quelques matelots chargés de servir les invités. Le reste de l’équipage était descendu dans l’entrepont, où, en l’honneur de la fête, on leur avait fait une large distribution de grog.

— Regardez, disait le Yankee, comme mon brick obéit à une seule voile ! C’est un navire incomparable. Un tel voilier conviendrait à Surcouf… Ah, à propos de Surcouf ! Tout à l’heure on n’a pas voulu croire qu’avec vingt hommes il ait pris un vaisseau de vingt-six canons. Que pensez-vous qui soit plus difficile, messieurs, : capturer un tel navire ou monter, avec vingt hommes et au milieu d’un port animé, à l’abordage d’un trois-mâts bien armé ?

— Quant à cette dernière chose, je la crois absolument impossible, dit un vieux capitaine à barbe grise.

— Vraiment, capitaine ? Il paraît qu’il y a des gens qui ne s’étonneraient pas de voir Surcouf faire un pareil coup.

— Avec vingt hommes ?

— Puisqu’il a l’habitude de ne jamais attaquer avec un plus grand nombre ! Il est vrai qu’on dit que ce sont des gaillards qui n’ont pas froid aux yeux… Tenez, voilà le brick qui arrive ! Regardez donc comme il sautille ! Ne dirait-on pas qu’il a l’air de se moquer du puissant trois-mâts ? On croit voir David qui provoque Goliath.

— Mais pourquoi cette manœuvre ? demanda le capitaine Sarald. Que vient faire le brick si près de moi ?

— Il exécute la manœuvre à laquelle je vous ai invités à assister en vous réunissant sur le gaillard d’arrière… Tenez, le voilà arrivé, le brick… il largue les voiles…, et voilà mes gaillards qui sautent sur le pont.

— Mais, je le répète : Pourquoi cette manœuvre ? Que viennent faire vos matelots à mon bord ?

— Comptez-les un peu ! Je crois qu’ils sont juste au nombre de vingt… Messieurs, mesdames, permettez-moi de me présenter. Je ne suis pas Américain, et je n’ai pas chargé de vin ni de spiritueux. J’ai chargé quelques centaines de haches d’abordage, plusieurs quintaux de poudre, tout un arsenal d’armes excellentes et vingt canons, auprès desquels il y a du monde suffisant pour couler ce beau trois-mâts. Je m’appelle Robert Surcouf.

On ne saurait décrire l’impression que ces paroles produisirent sur l’assemblée. Tous ces

vieux marins, qui pourtant, dans leur vie, avaient souvent vu la mort de près, se turent à l'annonce de ce nom redouté. Ils restèrent même immobiles quand les hommes de Surcouf se placèrent devant les écoutilles, afin d'empêcher les matelots du trois-mâts de monter sur le pont.

Le capitaine Sarald fut le premier à se ressaisir.

— Robert Surcouf ? demanda-t-il. Vous êtes vraiment Robert Surcouf ?

— En personne. Et ce brick est le *Faucon de l'Équateur*. Regardez mes hommes, messieurs. Ils seront très polis tant que vous le mériterez, mais si vous vous avisez de leur résister, vous ferez connaissance avec leurs armes. N'oubliez pas que vous avez affaire à vingt gaillards qui n'ont pas l'habitude de compter leurs ennemis, dites-vous que vingt canons n'attendent que mon commandement pour couler ce navire-ci. Vous avez entendu parler de Surcouf, mais vous ne l'avez pas encore vu : aujourd'hui, vous allez avoir l'honneur de faire sa connaissance. Il y a des dames à bord, et Robert Surcouf est Français, il ne manquera donc pas au respect qu'on doit au beau sexe. Je veux, pour une fois, oublier que vous appartenez aux ennemis de ma nation et que vous êtes à ma merci. Vous pourrez facilement consentir à ce que je demande. Je désire que mes braves garçons prennent part à votre fête, et qu'il leur soit permis d'improviser une petite sauterie avec les belles dames ici présentes. Si vous m'accordez cela, je vous promets qu'il ne sera pas touché à un cheveu sur vos têtes, et que notre réunion se terminera aussi gaiement qu'elle a commencé. Surcouf n'a à son bord que des hommes comme il faut, le dernier de ses matelots est un *gentleman*. Décidez maintenant, mais dépêchez-vous !

Il s'inclina et, s'étant éloigné de quelque pas, se mit à jouer négligemment avec deux pistolets qu'il tira de sa poche. Les hommes, dont aucun n'avait pensé à emporter des armes, se mirent à chuchoter entre eux, tandis que la partie féminine de la société examinait avec un mélange de crainte et de curiosité le fameux corsaire et ses subordonnés, qui défendaient l'accès du gaillard d'arrière.

La délibération des hommes terminée, le plus ancien prit la parole.

— Capitaine Surcouf, nous convenons que vous nous avez placés dans une situation embarrassante. Notre devoir nous commande de combattre…

Il s'interrompit, voyant que Surcouf, au mot de *combattre*, armait ses pistolets, et s'empressa d'ajouter :

— Laissez-moi donc finir !... Nous *devrions* combattre, mais vous avez raison de dire que la présence de nos femmes et de nos filles exige quelques égards. Je propose donc une trêve, qui durera jusqu'au lever du soleil, mais nous attendons de vous que vous remplissiez votre promesse à la lettre.

— Elle sera remplie, je vous en donne ma parole d'honneur, répondit Surcouf. Mais vous me permettrez de poser une condition indispensable. Tant que je serai avec vous, personne ne quittera le navire ni ne montera à son bord sans que je l'y aie expressément autorisé, et vous vous engagez à ne rien entreprendre contre moi et mes hommes. Mon navire restera bord à bord avec le vôtre, afin de veiller à ce que ces conditions soient rigoureusement observées. La trêve prendra fin aussitôt que le soleil sera visible à l'horizon.

Les conditions furent acceptées, et chacun jura de les observer fidèlement. Sur un signe du capitaine Sarald, l'orchestre se remit à jouer, et la fête reprit de plus belle. Les matelots du *Faucon* se montrèrent si polis avec les hommes et si aimables avec les dames, qu'ils eurent bientôt fait de gagner toutes les sympathies et que la plus franche gaîté ne tarda pas à régner à bord du trois-mâts.

Enfin, longtemps après minuit, Surcouf profita d'une pause pour faire signe qu'il désirait parler. On forma le cercle autour de lui, et il commença ainsi :

— Mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous. Je vous remercie de la faveur que vous m'avez faite en me permettant de prendre part à votre réjouissance ; je vous remercie davantage encore que vous ne m'ayez pas obligé à faire usage de mes armes.

J'aime la paix, mais je ne crains pas le combat. Si vous aviez repoussé mes propositions, beaucoup d'entre vous ne vivraient plus, et ce navire serait en route pour un port français, afin d'y être déclaré de bonne prise. Je vous prie d'avertir vos amis et connaissances qu'il est imprudent de vouloir me résister. Quand une fois j'ai mis le pied sur un navire qui se défend, je le quitte en vainqueur ou bien je le fais sauter avec moi et tout son équipage : c'est dans cette résolution inébranlable qu'est le secret de mon invincibilité. L'Angleterre ne cesse de causer à ma patrie des dommages irréparables : vous ne m'en voudrez pas d'user de représailles. L'Angleterre a pris ou détruit les plus beaux navires de notre marine : vous ne me blâmerez pas de capturer tout bâtiment britannique que je rencontre. Nous allons nous séparer en paix ; souhaitons, dans votre intérêt, que nous ne nous revoyions pas en pleine mer, car alors ce serait moi qui vous ferais jouer une danse, mais qui n'aurait rien de divertissant. Le capitaine Sarald peut être assuré que son navire est le seul de sa nation où Robert Surcouf a posé le pied sans le prendre à la remorque, et c'est aux dames qu'il le doit… Adieu !

Cinq minutes plus tard, le *Faucon*, toutes voiles dehors, gagnait le large.

Les capitaines rentrèrent à leur bord, plus riches d'une expérience et convaincus que la France avait grand tort de se priver des services d'un marin tel que ce Robert Surcouf[12]. Il avait trouvé en eux des admirateurs qui allaient répandre sa gloire sur toutes les mers.

Au bout d'à peine huit jours, on apprit à Pondichéry qu'à la hauteur de Colombo, Robert Surcouf avait capturé un navire marchand anglais, qu'il avait ensuite rencontré une corvette portant vingt-cinq canons qui avait voulu lui rependre sa prise, qu'il avait abordé la corvette aussi, et qu'il avait conduit les deux navires à l'île Maurice. Cet exploit n'était pas fait pour diminuer la terreur que répandait le hardi Français. Le Gouvernement des Indes prit mesure sur mesure, il envoya des navires de guerre pour faire prendre ou tuer Surcouf, il mit sa tête à prix, mais tous ces efforts restèrent sans résultat.

Le plan conçu par Bonaparte d'attaquer l'Angleterre dans l'Inde avait échoué par suite de l'incapacité de son amiral. Et voilà qu'un seul homme, qui ne commandait qu'un petit bâtiment, répandait la terreur dans toutes les colonies que les Anglais possédaient aux Indes, terreur qui portait un grave préjudice au commerce de la fière Albion, parce que ses navires n'osaient plus s'aventurer dans l'océan Indien, et que les compagnies d'assurance exigeaient des primes exorbitantes pour les cargaisons destinées aux parages qui formaient la chasse de Surcouf.

Il va sans dire que le bruit des exploits du hardi corsaire arriva jusqu'en France, grâce surtout aux rapports du gouverneur de l'île Maurice, auquel, d'habitude, il remettait ses prises pour envoyer le montant de leur vente à Paris. On commença à faire attention à lui, on lui fit faire en secret des offres de plus en plus séduisantes, pour le décider à entrer dans la marine française, mais il fit semblant, ou de ne pas comprendre ce qu'on lui voulait, ou de croire qu'il s'agissait de propos en l'air.

Tout à coup le bruit courut qu'un Anglais muni de lettres de marque était arrivé dans l'Inde avec l'intention de gagner le prix promis pour la capture de Surcouf. Il avait baptisé son navire du nom de *The Eagle*, en français l'*Aigle*, afin d'indiquer combien il le croyait supérieur au *Faucon*. Cet Anglais, qui s'appelait Shooter, était un aventurier malfamé et connu surtout pour la dureté inhumaine avec laquelle il maintenait la discipline à bord de son navire.

Il ne tarda pas à justifier la mauvaise réputation qui l'avait précédé, car on apprit bientôt qu'après avoir pris quelques bâtiments français, il en avait fait massacrer les équipages, bien qu'ils n'eussent pas été armés. Cette cruauté, contraire aux règles de droit international, encourut la réprobation de tous les gens de bien, mais l'indignation générale s'accrut encore quand on apprit que Shooter faisait une guerre impitoyable à tout ce qui était français. Il parcourait incessamment les îles et les côtes de l'océan Indien, et quand il trouvait un établissement de colons français, c'en était fait des biens et de la vie de ces malheureux. Il s'acharnait particulièrement contre les

12 Le bal à bord du trois-mâts anglais est historique.

missionnaires catholiques. Tout prêtre qui tombait entre ses griffes était irrévocablement perdu ; on racontait même qu'il avait l'habitude de livrer les prisonniers de cette catégorie aux indigènes des îles, qui les mettaient à mort parmi les tortures les plus atroces. C'est ainsi que disparurent alors de nombreux missionnaires qui s'étaient aventurés dans ces régions, et qui, sans doute, moururent martyrs à Bornéo, Célébès ou Timor.

IV. Le Faucon et l'Aigle.

Vers cette époque se trouvait dans le petit port javanais de Kalima un clipper, sur la proue duquel se lisait le nom de « *Jeffrouw Hannje* ». À en juger d'après ce nom, il devait être de nationalité néerlandaise, bien que sa construction différât sensiblement de celle des voiliers hollandais. Personne d'ailleurs ne s'occupait de lui, car Kalima était de fondation récente, et l'on s'y souciait fort peu d'examiner les papiers de bord d'un petit bâtiment qui paraissait inoffensif.

Le principal habitant de Kalima était un certain Davidson. Il devait être en relations d'affaires avec le capitaine du *Jeffrouw Hannje*, car celui-ci, laissant tout son équipage à bord, était venu se loger dans la maison du planteur. Les deux hommes, installés sur une véranda, dont le feuillage les protégeait contre les rayons du soleil, fumaient des cigares de Sumatra et lisaient les derniers journaux, dont la date, il est vrai, remontait à plusieurs mois, car, à cette époque, les communications avec l'Europe étaient fort lentes.

— Dites donc, capitaine Surcouf, ce Bonaparte vient d'être nommé consul à vie, remarqua le colon.

— Oui, je l'ai lu tout à l'heure. Un de ces jours, on apprendra qu'il est devenu roi ou empereur.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Certainement. Ce consul Bonaparte est un homme qui ne s'arrêtera pas à mi-chemin.

— Tiens, vous êtes donc un de ses admirateurs ?

— Non, mais je reconnais que c'est un homme de génie. Je sers ma patrie et j'estime quiconque s'efforce de la délivrer de la tyrannie de l'Angleterre. Sur ce point, le consul possède toute ma sympathie, mais je me demande s'il saura prendre le bon chemin pour atteindre son but. La puissance de l'Angleterre a ses racines dans ses colonies et dans la prépondérance que ce pays a su acquérir dans le commerce mondial. Qu'on lui enlève donc ses colonies, qu'on réduise son influence mercantile à une mesure plus juste, qu'on affaiblisse ses alliés, qu'on fortifie ses adversaires… que sais-je ! Ce n'est pas moi, le consul ! À lui d'aviser à ce qu'il convient de faire !... En tout cas, la chose principale, c'est la création d'une flotte qui puisse inspirer du respect. Le consul doit à son pays et à sa nation de suivre une politique de paix. S'il se pénètre bien de l'obligation où il est de rendre à la France la tranquillité et avec elle la prospérité, il comprendra que notre patrie n'a qu'un seul ennemi véritable, que cet ennemi, c'est l'Angleterre, et qu'on ne peut le combattre avec succès que sur mer.

— Comme vous le faites, capitaine !... Mais, dites-moi, un homme de votre trempe doit éprouver une certaine répugnance à capturer de paisibles navires marchands ?

— Pourquoi donc ? Parce que le métier que je fais ressemble à la piraterie ? Mais connaissez-vous de plus grand pirate que l'Angleterre ? Elle ne se gêne pas pour faire des perquisitions à bord des bâtiments neutres et les saisit quand cela lui plaît ; elle ruine le commerce et avec lui l'industrie de ses concurrents ; elle jette sur le pavé des millions de pauvres ouvriers et les condamne à mourir de faim. Pourquoi ? Parce que son avidité est insatiable… Ce que l'Angleterre fait en grand, je le fais en petit, mais tandis qu'elle exerce ses violences sur des innocents, je fais, moi, une guerre

loyale à un ennemi qui, certes, se montrerait impitoyable si je tombais entre ses mains. Condamnez-moi si vous pouvez ! L'Angleterre n'a-t-elle pas armé des centaines de corsaires ? Et quels sont les hommes qui les commandent ? Pensez à ce gredin de Shooter, qui n'est pas un homme, mais un démon ! Voulez-vous que nous mettions bas les armes pour nous laisser lâchement massacrer ? J'ai à remplir des obligations sacrées. J'ai à bord de mon navire quarante braves garçons qui comptent sur moi pour vivre, et ne croyez pas que ce soit là toute ma famille. Dans le Bengale, il y a des vieillards qui ont servi dans les colonies françaises et qui maintenant ne reçoivent rien du Gouvernement anglais ; il y a de nombreuses familles de planteurs que les guerres coloniales ont ruinées ; il y a des Français que la Révolution a dépouillés de leurs biens et chassés de leur patrie, et qui ont besoin d'un peu d'argent pour défricher quelques arpents de terre ; il y a des prêtres qui se sont exilés pour répandre la parole de Dieu parmi les païens, et que l'indifférence ou même l'intolérance des autorités laissent sans moyens de subsister. Eh bien, c'est moi qui pourvois aux besoins de tout ce monde ! Je sers des pensions aux invalides, je paye des indemnités aux planteurs ruinés, je fais ce que je peux pour secourir les victimes de la Révolution et pour protéger les missionnaires. Eux tous n'ont que moi, car la France ne fait rien pour eux. À Paris, on n'ouvre même pas les lettres par lesquelles ces malheureux implorent leur patrie de leur venir en aide. Que deviendraient-ils si Robert Surcouf déposait les armes et se voyait forcé de les abandonner ?

Davidson se leva vivement et tendit la main au brave marin.

— Capitaine, s'écria-t-il, je savais tout cela, puisque j'ai l'honneur de vous servir d'intermédiaire pour une partie de vos dons. La France ne se doute pas de la valeur de l'homme qui la représente si noblement dans ce coin perdu du monde, et…

Il fut interrompu par l'entrée d'un matelot, qui venait annoncer à Surcouf que, l'avant-veille, *The Eagle* avait attaqué une plantation située à l'extrémité est de l'île et qu'il avait emmené un prêtre.

— Qui a apporté la nouvelle ? demanda le capitaine.

— C'est un sloop hollandais. Il vient de jeter l'ancre et les hommes de l'équipage nous ont raconté la chose.

— Alors il ne s'agit pas d'un simple bruit. Vous voyez, Davidson, que je n'ai pas le droit de me reposer… Ce Shooter veut gagner le prix que les Anglais ont mis sur ma tête. Jusqu'ici j'ai cherché ce gredin en vain, maintenant que j'ai trouvé sa trace, je vais lui montrer ma tête pour qu'il la voie bien ! Au revoir, Davidson. Je quitte tout, car je sais que nous nous reverrons bientôt.

Ravi de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, Surcouf courut au port pour donner l'ordre du départ, et au bout d'un quart d'heure le *Jeffrouw Hannje* quittait Kalima. Dès que le clipper fut assez éloigné de la côte pour qu'on n'eût plus à craindre des yeux indiscrets, deux matelots se glissèrent le long de la proue et firent disparaître l'inscription de « *Jeffrouw Hannje* », qu'ils remplacèrent par le vrai nom du navire : « *Le Faucon* ».

Le vent était favorable, de sorte qu'en trois heures *Le Faucon* atteignit l'extrémité orientale de Java, où se trouvait la factorerie ravagée par le corsaire anglais. On passa entre cette pointe et l'île de Bali, en se dirigeant vers le cap de Boutour, et bientôt la vigie signalait, près de l'embouchure d'une petite rivière, les ruines de maisons incendiées, que quelques hommes étaient déjà en train de relever. Surcouf fit prendre des ris, longea la côte d'aussi près que possible et descendit dans une embarcation pour se faire conduire à terre. Les habitants, qui avaient remarqué le navire et le canot qui s'en était détaché, s'enfuirent à la hâte dans une forêt de bois de fer voisine, et quand le capitaine aborda, il vit des chaumières brûlées, des jardins ravagés et des champs dévastés, mais pas une âme vivante. Ce ne fut qu'après des appels réitérés, qu'il entendit une voix lointaine lui répondre et qu'il distingua les paroles :

— Quel est ce navire ?

— Français ! cria-t-il.

Par mesure de précaution, il s'était abstenu de hisser son pavillon.

Au bout de quelques instants, il entendit du bruit dans les sous-bois, et vit en sortir un homme armé d'une solide matraque : c'était un blanc.

— Approchez et n'ayez pas peur, dit le capitaine. Je suis l'ami de tous les gens pacifiques, et je ne vous ferai pas de mal, mais seulement du bien. D'ailleurs, vous voyez que je suis seul et que j'ai laissé mes hommes dans le canot.

L'étranger vint à la rencontre de Surcouf. C'était un homme de haute taille, à la figure intelligente, mais empreinte d'une profonde mélancolie. Son costume ne se composait que d'un mince pantalon de treillis et d'une blouse blanche.

— Votre bâtiment nous a paru suspect, s'excusa-t-il ; voilà pourquoi nous nous sommes retirés dans la forêt.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé de suspect à mon navire ? demanda Surcouf.

— Oh, rien de particulier. Mais dans ces parages, sur dix navires, quatre au moins sont des pirates, et les expériences que nous avons faites ne sont pas de nature à nous rendre la confiance facile.

— Je viens d'apprendre que *The Eagle* a passé par ici.

— Je faisais partie de son équipage, et j'ai profité de l'occasion pour rester à terre.

— Ah ! fit Surcouf, étonné. Vous avez été avec Shooter ?

— Malheureusement ! Il m'avait *pressé*, enrôlé de force, et j'en ai vu de dures à son bord avant de pouvoir m'enfuir.

— S'il en est ainsi, regardez un peu mon navire. Tenez, voici ma lunette d'approche.

L'homme prit l'instrument, mais à peine l'eut-il braqué sur le brick, qu'il le retira.

— *Le Faucon !* s'écria-t-il, surpris. Est-ce possible ! *Le Faucon*, que commande le capitaine Robert Surcouf ?

— Oui. Surcouf c'est moi.

— C'est vous… vous ?... Oh, monsieur, je bénis l'heure où je me suis enfui de *l'Aigle*, car maintenant je sais que cet horrible Shooter recevra le châtiment de ses crimes !

— Il le recevra, si j'y peux quelque chose… Racontez maintenant ce qui s'est passé ici.

— Permettez-moi d'avertir d'abord les autres, afin qu'ils cessent de s'inquiéter.

Il disparut dans la forêt et revint bientôt accompagné de douze personnes, huit adultes et quatre enfants, qui saluèrent Surcouf avec des transports de joie. Leur petite colonie s'était composée de deux Hollandais mariés, trois Français, un Belge et un Suédois. Ce dernier, ayant offert de la résistance lors de l'agression du village, avait été tué.

— On m'avait dit qu'il y avait un prêtre parmi vous ?

— En effet, fut la réponse. Il était venu de Djokjokarta pour prêcher l'Evangile aux Javanais qui habitent, non loin d'ici, dans les forêts.

— C'était donc un missionnaire ?

— Oui, c'était un prêtre de l'Ordre du saint Esprit. Il se faisait appeler le père Martin.

— Le père Martin, dites-vous ? s'écria Surcouf en se levant vivement de la pierre où il s'était assis. Le père Martin de l'Ordre du saint Esprit ? Quel hasard miraculeux ! Je connais ce prêtre, il ne faut pas qu'il reste entre les mains de cet homme… Racontez !

Le déserteur commença :

— Nous étions mouillés en rade de Palembang, lorsque nous fûmes informés que *le Faucon* croisait au nord de l'île de Java. Shooter, qui avait juré qu'il vous aurait, capitaine, fit immédiatement lever l'ancre. Après avoir, pendant quelque temps, longé la côte sans découvrir

votre trace, nous aperçûmes ce petit village. Shooter l'explora à l'aide de sa longue-vue, remarqua le prêtre, et, sans perdre une minute, ordonna l'attaque.

— Mais, je ne comprends pas que la seule présence d'un prêtre ait suffi à lui faire commettre une agression aussi odieuse.

— Que voulez-vous que je vous dise ? C'est un fait que la vue d'un ecclésiastique jette Shooter dans un accès de rage. On dit que, dans le temps, il aurait été lui-même membre d'une congrégation, qui l'aurait expulsé pour des fautes graves, et que c'est de là que vient sa haine des prêtres, qui a dégénéré en une véritable manie. C'est l'homme le plus impie que j'aie jamais vu et qui blasphème sans cesse le nom de Dieu, avec cela un ivrogne incorrigible qui maltraite ses hommes de la façon la plus barbare… Moi, je suis Allemand, je m'appelle Holmers, et j'ai fait partie d'un de ces malheureux régiments que nos princes aveuglés par l'or des Anglais leur ont vendus pour les aider à ramener sous leur joug les Américains qui s'étaient soulevés au nom de la justice et de la liberté. J'ai dû quitter mes parents et ma fiancée, mais, à la première occasion, j'ai déserté, comme tant d'autres, car je ne voulais pas me battre pour les Anglais, dont toute la politique consiste à s'attacher comme des sangsues aux autres peuples pour se gorger de leurs richesses. Cette désertion fut mon malheur. Le retour dans ma patrie me fut interdit, ma fiancée en épousa un autre, mes parents moururent, et mon héritage fut confisqué. Alors je me suis fait marin et j'ai navigué sur toutes les mers jusqu'au jour où je me suis établi au Cap. Quand, il y a cinq ans, les Anglais en ont pris possession, j'ai émigré avec d'autres colons vers le nord, pour y fonder un nouvel établissement. Il y a deux mois, nous eûmes la visite de Shooter, que nous prîmes pour le capitaine d'un navire marchand. Je commis l'imprudence de monter à bord de son navire, pour débattre le prix du bétail qu'il désirait nous acheter. Nous n'arrivâmes pas à nous entendre, et pour se venger de ce que je n'avais pas voulu me soumettre à ses exigences, il me retint à bord comme matelot. J'ai passé chez lui le plus triste temps de mon existence, cherchant toujours une occasion pour m'enfuir. Ce n'est qu'hier qu'elle s'est offerte. Shooter envoya trente hommes à terre pour surprendre et incendier ce village et pour capturer le prêtre. Les habitants s'enfuirent ; un seul, le Suédois, resta avec le missionnaire. Le premier fut abattu d'un coup de pistolet ; l'autre, qui en vain avait voulu s'entremettre, fut lié de cordes et entraîné à bord du navire. Quant à moi, je réussis à gagner la forêt, et bien que je fusse venu avec le corsaire, les gens d'ici m'ont bien accueilli.

— Et quels sont vos projets d'avenir ?

— Je tâcherai de retourner dans ma petite propriété du Cap. Mais auparavant je voudrais être présent quand vous réglerez votre compte avec Shooter.

— C'est là un désir auquel j'accède volontiers… Quelle sorte de navire est *l'Aigle ?*

— C'est un cotre portant trente canons, mais qui n'a qu'une vitesse de treize milles à l'heure. Si vous ne perdez pas de temps, capitaine, vous le trouverez dans le détroit de Mancassar. Il a l'habitude de livrer ses prisonniers, en échange de poudre d'or, aux sauvages Daïacs[13], qui habitent les montagnes de Soucourou, dans l'île de Bornéo. Dans ces occasions, il aborde dans un îlot de la baie de Soucourou. Les Daïacs payent très cher les prisonniers blancs, qu'ils enterrent vivants avec leurs chefs morts ou immolent à leurs dieux.

Surcouf comprit qu'il fallait agir au plus vite. Il débarqua à la hâte des semences, des outils et d'autres objets, dont il fit cadeau aux colons, qui en avaient un pressant besoin, puis il mit à la voile, afin de gagner avant la nuit la partie septentrionale de la mer de Sonde, où il se proposait de croiser, espérant barrer ainsi à *l'Aigle* l'issue méridionale du détroit de Mancassar. Il réussit complètement, et, n'ayant pendant la nuit rencontré aucun navire, il s'engagea, le jour venu, dans le détroit qui sépare Bornéo et les îles Balabalagan. Vers midi, il passa devant Koti Lama, et, le vent restant favorable, il remonta plus loin vers le nord, entre Bornéo à gauche et Célébès à droite, mais toujours sans rencontrer de navire. Il était donc certain d'avoir *l'Aigle* devant lui, puisque Shooter cherchait

13 Note winnetou.fr : Dayak, également écrit Dajak ou Dyak, est un terme collectif désignant la population indigène de l'île de Bornéo en Asie du Sud-Est

le Faucon sur la côte de Java, et, par conséquent, ne remonterait pas par le détroit de Mancassar dans la mer de Soulou, mais retournerait dans la mer de Sonde.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, lorsque *le Faucon* atteignit le cap méridional de la baie de Soucourou. C'était le moment d'user de circonspection. Surcouf grimpa dans la hune et se mit à explorer la baie à l'aide de sa longue-vue. En fouillant du regard un îlot qui émergeait au nord, il découvrit dans une petite crique du bord ouest, des mâts dont les voiles étaient ferlées, ce qui permettait de supposer que le navire auquel ils appartenaient et qui restait invisible ne quitterait pas son ancrage pendant la nuit. Aussitôt Surcouf donna l'ordre de virer de bord et de jeter l'ancre derrière la langue de terre qui le cachait aux regards.

Il resta à cet endroit jusqu'à la nuit, puis il fit de nouveau lever l'ancre, afin de gagner le côté de l'îlot qui n'était pas gardé. Il faisait tellement sombre qu'on pouvait à peine voir plus loin que la longueur du bâtiment. Par mesure de précaution, toutes les lumières avaient été éteintes à bord. Quand Surcouf jugea qu'il devait être à la hauteur de l'îlot, il fit prendre la direction de l'ouest et la suivit en ne gardant qu'autant de toile qu'il en fallait pour que le brick continuât tout doucement sa marche. Quand il crut le moment venu, il fit mettre à la mer la chaloupe, qui devait précéder *le Faucon* et sonder la passe.

C'est ainsi qu'on atteignit le côté est de l'îlot, où la chaloupe découvrit une anse permettant au brick de jeter l'ancre. Cette manœuvre à peine terminée, Surcouf monta dans les embarcations avec vingt hommes, la moitié de son équipage, et partit, laissant le reste à la garde du navire. Les avirons avaient été enveloppés de linges et plongeaient dans l'eau sans causer le moindre bruit, les hommes observaient le plus profond silence.

La grande chaloupe, commandée par Surcouf lui-même, marchait la première. Les vingt hommes de l'expédition emportaient chacun un couteau et une hache d'abordage, arme formidable entre les mains de robustes marins. Il n'y avait pas dix minutes qu'ils voguaient ainsi, quand ils virent briller le fanal du navire qu'ils cherchaient. Surcouf donna le signe de stopper, et, sans bruit, se laissa glisser dans l'eau.

Il fallait, avant tout, reconnaître le navire étranger, qui aurait bien pu ne pas être *l'Aigle*. Si, cependant, c'était lui, il importait de savoir si tout le monde était à bord et si l'on faisait bonne garde. Surcouf était un nageur de première force, il fendait les flots sans faire plus de bruit qu'un poisson. Finalement, il plongea et ne remonta à la surface que dans le voisinage immédiat du navire. Lentement et avec précaution, il en fit le tour et constata qu'en effet c'était *l'Aigle*. Le cotre n'était amarré que sur une ancre de bossoir, et à côté du câble de retenue pendait le palan, dont l'extrémité touchait l'eau.

Surcouf grimpa de long du palan, en ayant bien soin d'éviter le moindre bruit, puis regarda par-dessus la balustrade. Sur le pont, il n'y avait que deux hommes, qui faisaient le quart, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Surcouf en avait vu assez : il se glissa à bas du palan et se remit à la nage pour retourner à l'endroit où il avait laissé les embarcations. Il se dirigea vers la barcasse, où se trouvaient Ervillard, son second, et Holmers.

Les trois hommes tinrent un court conseil et décidèrent qu'ils commenceraient par escalader tout seuls le bâtiment ennemi, afin de surprendre et de mettre hors de combat les deux hommes de quart, qu'on ne tuerait que s'il le fallait absolument ; puis les autres arriveraient à la rescousse en montant par le palan et le câble de retenue. On s'emparerait du capitaine et des officiers, on occuperait la soute aux poudres et le dépôt d'armes, et enfin on verrait à se rendre maîtres du reste de l'équipage, qui, se voyant privé de ses chefs, n'opposerait probablement pas une résistance bien vive.

Les rôles ainsi distribués, on mit les embarcations à la côte, où elles restèrent sous la garde d'un seul homme. Les dix-neuf autres, le capitaine en tête, se mirent à nager à la file indienne dans la direction du navire anglais, qu'ils réussirent à atteindre sans avoir été aperçus. Une minute plus tard, les trois chefs se tenaient déjà agrippés à la balustrade de l'avant. L'homme de quart somnolait,

appuyé au mât de misaine, et leur tournait le dos.

— Tout va bien ! chuchota Surcouf à l'oreille de l'Allemand. Vas-y, mais doucement, et serre-lui la gorge. Il ne faut pas qu'il puisse proférer un son !

L'Allemand s'approcha à pas de loup du matelot de quart, et, avant que celui-ci eût bien compris ce qui lui arrivait, il l'avait bâillonné et attaché solidement au mât, bras et jambes liés. Le matelot de l'arrière s'étant laissé surprendre comme son camarade, Surcouf donna à ses hommes, qui attendaient dans l'eau, le signal de grimper à bord. Cela fut fait avec tant de précaution, que le poids des hommes qui montaient à califourchon le long du câble de retenue ne produisit qu'une inclinaison à peine sensible du navire. À peine tout le monde fut-il sur le pont, que chacun se coula silencieusement au poste qui lui avait été assigné.

Les deux officiers se firent conduire par l'Allemand à la cabine du capitaine. La porte était fermée au verrou. Surcouf frappa discrètement.

— Qu'est-ce que c'est ? grommela une voix endormie.

— Le second, répondit Ervillard en anglais.

— Qu'y a-t-il ?

— Chut, capitaine, pas si haut !... Il se passe quelque chose à bord… nous ferons bien de nous en rendre compte… Levez-vous et venez vite !

— Ah !... Je viens.

Un faible rayon filtra à travers une fente de la porte.

Au bruit que faisait le capitaine en bousculant des choses, on devinait qu'il s'habillait à la hâte.

Puis on entendit le cliquetis d'une arme.

— Méfiez-vous ! chuchota Surcouf. Il ne faut pas qu'il tire, car il réveillerait tout le monde. Saisissez-le par les deux mains, Holmers, et toi, Ervillard, saute-lui à la gorge. Je me charge du reste.

Le verrou fut repoussé, la porte s'ouvrit, et sur le seuil parut, dans un cadre de lumière, la silhouette de Shooter. Le corsaire était ceint d'un sabre et tenait dans chaque main un pistolet, qui, heureusement, n'était pas encore armé. Avant que ses yeux se fussent faits à l'obscurité qui régnait dans l'escalier de la cabine, il fut saisi à la fois par les deux bras et par la gorge. Il fit entendre un râlement, laissa tomber ses pistolets, puis, en un clin d'œil, fut repoussé dans la cabine, jeté sur sa couchette, ligoté et bâillonné.

Ensuite, conduits par Holmers, qui connaissait tous les coins et recoins du navire, les deux Français se rendirent à la cabine du second, où la même scène se répéta avec un succès non moins complet.

La première partie du programme étant terminée, Surcouf fit distribuer à ses hommes les armes et les munitions du bord, et, par l'écoutille de l'avant, on descendit dans la batterie.

Une lampe fumeuse éclairait à peine les hamacs suspendus des deux côtés de la pièce. En dépit de toutes les précautions, il n'y eut pas moyen d'empêcher l'escalier de craquer sous les pas des visiteurs nocturnes. Un des dormeurs se réveilla en poussant un juron de mauvaise humeur. Il pensa que c'étaient les hommes de quart qui venaient d'être relevés, et fut vite à bas de son hamac, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas été dérangé par des camarades, mais par un groupe d'inconnus.

Il jeta un cri d'alarme, mais déjà Surcouf s'était avancé, et, le pistolet levé, ordonnait d'une voix tonnante :

— À vos places, tout le monde ! Je suis le capitaine Surcouf, et votre navire est en mon pouvoir.

Tout homme qui résiste, je le fais pendre à la grande vergue !

Au nom de Surcouf, tous les bras qui s'étaient levés retombèrent ; aucun des corsaires, pourtant si redoutés, de *l'Aigle* n'eut le courage ou la présence d'esprit d'agir. L'aventure leur semblait incroyable, impossible, malgré la présence bien réelle de Surcouf et de son équipage ; il leur fallait du temps pour comprendre que leur navire avait été capturé, d'autant plus qu'il n'y avait pas eu de combat et que les vêtements trempés des Français montraient que ceux-ci étaient venus à la nage.

Surcouf continua :

— Vous allez vous rendre sans condition et monter sur le pont, l'un après l'autre. En avant, marche !

Il empoigna le matelot le plus rapproché et le poussa par les épaules vers l'escalier. L'homme se laissa faire, tout abasourdi, et il en fut de même des autres. Ils montèrent à la queue leu leu sur le pont, où, à mesure qu'ils sortaient de l'écoutille, les matelots français les cueillaient, pour les garrotter solidement. Puis on les enferma, sous bonne garde, dans le fond de cale.

Alors Surcouf fit lancer des fusées et tirer un coup de canon, ce qui était le signal convenu avec les hommes restés à bord du *Faucon* pour leur annoncer que l'entreprise avait réussi et qu'on était maître de *The Eagle*. Au bout d'une demi-heure, que Surcouf employa à inspecter sa prise dans tous ses détails, le brick arriva et jeta l'ancre à quelque distance du cotre. On alla chercher les trois embarcations qu'on avait laissées sur la côte, et l'expédition contre l'Aigle se trouva terminée.

Il ne s'agissait plus alors que de découvrir le missionnaire. Aucun homme de l'équipage n'avait donné de renseignements sur lui : à toutes les prières aussi bien qu'à toutes les menaces ils avaient opposé un mutisme obstiné. On fit venir le second, mais celui-ci n'en voulut pas dire davantage. Enfin Surcouf envoya chercher le capitaine dans sa cabine, et le fit amener sur le pont, où il le reçut entouré de tout son équipage.

Plusieurs fanaux suspendus aux mâts répandaient une clarté suffisante pour examiner le fameux corsaire. C'était un grand gaillard, sec, maigre, un peu voûté, et dont la physionomie n'inspirait rien moins que la confiance. On l'avait débarrassé de son bâillon et des cordes qui entouraient ses jambes, mais on lui avait laissé les mains liées.

Il ne paraissait nullement mortifié par sa mésaventure, dont, il est vrai, il ne connaissait pas encore toute la portée. Ce fut les yeux étincelants, la figure rouge de colère, qu'il demanda d'une voix impérieuse :

— Que se passe-t-il ici ? Qui donc ose faire le maître à bord de mon navire ?

— À bord de votre navire ? répondit Surcouf. Ce navire est à moi, monsieur Shooter.

— Quelle impudence ! Qui êtes-vous ?

— Je suis Robert Surcouf, citoyen de la République française, et le navire dont vous voyez d'ici luire le fanal au-dessus de tribord est *le Faucon*, dont vous désiriez tant faire la connaissance. Comme vous voyez, je vous épargne la peine de me chercher plus longtemps.

À l'annonce de ce nom, le capitaine pâlit, mais il sut maîtriser sa terreur, car il répondit d'un ton arrogant :

— Robert Surcouf ?... En effet, il me semble avoir entendu ce nom-là… Mais que venez-vous faire à bord de *l'Aigle ?*

— Je cherche le capitaine Shooter.

— Eh bien, c'est moi. Après ?

— Je cherche aussi un prêtre des missions que vous avez enlevé à Java, il y a quelques jours. Vous me ferez le plaisir de m'indiquer l'endroit où il se trouve.

— Je ne vous ferai pas ce plaisir, monsieur. J'ai l'habitude…

— Allons donc ! interrompit Surcouf en haussant la voix. Vos habitudes m'importent peu, et, ici, il n'y a plus d'autre volonté que la mienne. Je vous invite à ne pas prendre Robert Surcouf pour

un homme dont on se moque impunément. J'aime à croire que vous possédez assez de discernement pour vous rendre compte de votre situation actuelle. Me direz-vous, oui ou non, où se trouve le missionnaire ?

— Le capitaine Shooter ne répond pas à un Surcouf.

— C'est bien. Puisque vous refusez de parler, on saura vous faire desserrer les dents. Lieutenant Ervillard !... Une queue de chat ! Faites administrer à cet homme trente coups de fouet sur le dos nu.

En entendant cet ordre, Shooter recula d'un pas.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il, frémissant de rage. Vous voulez me faire fustiger, moi, un officier, moi, le capitaine de *l'Aigle*, devant qui tremblent tous ses ennemis !

Surcouf haussa les épaules.

— J'aime à croire, répliqua-t-il, que vous ne nous comptez pas, moi et mes braves garçons, au nombre de ceux qui ont peur de vous… Allez, on saura bien vous ouvrir la bouche à force de coups solidement appliqués.

Shooter poussa un cri rauque, puis il s'écria :

— Vous n'oserez pas faire cela !... Il y a un droit des gens !... Je ne suis pas un pirate, mais un corsaire muni de lettres de marque régulières. Et si vous ne les respectez pas, le capitaine Shooter est homme à les faire respecter et à obtenir satisfaction complète d'une injure. Tremblez devant ma vengeance ! Mes engourdis de matelots vous ont laissé prendre mon navire — ils me le paieront, les misérables ! — et, pour le moment, je suis votre prisonnier, mais vous êtes tenu de me débarquer dans le port le plus voisin, et alors, oh ! alors, vous verrez ce que c'est que de menacer de la queue de chat un homme tel que moi !

— Je vois que la colère vous fait oublier vos bonnes manières habituelles, répondit Surcouf. Je n'ai à justifier mes ordres et mes actions ni devant vous ni devant personne, mais j'ai pitié de la façon vraiment extravagante dont vous raisonnez, et je veux bien condescendre à vous dire deux mots pour vous amener à apprécier la situation plus sainement… Oui, il existe un droit des gens : c'est précisément ce droit qui défend à un corsaire d'être un pirate, et qui ordonne à un honnête marin de traiter un pirate en pirate, c'est-à-dire en homme qui vole à main armée sur les mers. Que vous ayez des lettres de marque, voilà qui, dans l'espèce, est sans importance : j'ai la preuve que vous avez assailli d'inoffensifs colons ; que vous avez tué des marins qui s'étaient rendus sans résistance ; que vous faites même la guerre, une vraie guerre d'extermination, aux pieux missionnaires, qui n'ont d'autres armes que des paroles d'amour ou de douces exhortations. Puisque vous êtes un pirate, et non un corsaire, je ne saurais donc respecter vos lettres de marque. Je vous refuse satisfaction, parce qu'on ne se bat pas avec un individu malfamé tel que vous. Quant à votre vengeance, je m'en moque. Finalement, je vous ferai observer que je ne suis nullement tenu de vous conduire dans un port, ni voisin ni éloigné, mais que j'ai le droit de vous faire pendre sans autre forme de procès… Revenons maintenant à la chose principale. Si vous me dites où est le missionnaire, je vous remettrai entre les mains du gouverneur de la première colonie française qui sera sur ma route, afin qu'il fasse de vous ce qui convient. Si vous persistez dans votre silence, je vous ferai fustiger, puis on vous donnera la grande cale, et si cela encore ne vous décide pas, vous serez pendu à la grande vergue.

— Essayez-le ! hurla Shooter, fou de rage. Il vous en cuira !

— Lieutenant Ervillard, commanda Surcouf, faites exécuter mes ordres.

Sur un signe du second, trois matelots empoignèrent Shooter et l'entraînèrent vers l'avant.

— Ah, misérables ! Lâchez-moi ! l'entendit-on crier.… Je répondrai !

Il fut ramené sur l'arrière, et avoua, en grinçant des dents, qu'il avait, le matin même, livré le prêtre aux Daïacs soucourous.

— Et que vous ont-ils donné en échange ?

— Le sac rempli de poudre d'or que vous trouverez dans ma cassette.

— Où habitent ces Daïacs ?

— À une lieue en amont de la petite rivière.

— Bien. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire : je ne vous livrerai aux autorités françaises que dans le cas où le missionnaire me sera rendu sain et sauf ; si on lui a fait le moindre mal, vous serez pendu. C'est donc dans votre propre intérêt que je vous somme de me désigner un de vos matelots que je puisse envoyer aux Daïacs comme messager. Il leur rapportera le sac et devra être accompagné de deux hommes qui sont habitués au commerce avec ces sauvages. Qui choisissez-vous ?

— Le second pilote Harcroft.

— C'est bien… Maintenant, je vais vous présenter un brave homme qui sait par sa propre expérience que vous êtes un pirate, et à qui nous devons d'avoir pu vous relancer si vite et avec tant de succès.

Il fit un signe, les matelots s'écartèrent, — dans l'espace qu'ils laissèrent libre, se tenait l'Allemand.

— Holmers ! Ah, canaille ! s'écria le prisonnier, hors de lui.

En dépit des cordes qui liaient ses mains, il allait se jeter, les poings levés, sur le déserteur, mais les matelots le retinrent, et, sur un nouveau signe du capitaine, le descendirent dans une embarcation pour le transporter à bord du *Faucon*.

Dès l'aube, un canot conduisit à terre les trois messagers qui devaient délivrer le père Martin. Il avait été convenu que, s'ils n'étaient pas de retour jusqu'à midi, on supposerait qu'ils n'avaient pas réussi à s'acquitter de leur mission, et qu'on marcherait à leur secours. Holmers déclara qu'ayant accompagné le capitaine Shooter lors d'une visite récente que celui-ci avait faite aux sauvages, il connaissait le pays et pourrait servir de guide.

La matinée passa, mais les messagers ne revinrent pas. Il devenait donc urgent d'organiser l'expédition de secours promise. *Le Faucon* et *l'Aigle* quittèrent l'îlot pour aller s'embosser à proximité de la côte, afin de pouvoir, le cas échéant, la balayer avec leurs canons. Après avoir confié le commandement des deux navires à son fidèle second, Surcouf se fit conduire à terre avec vingt hommes bien armés et qui, malgré la chaleur, avaient dû passer trois costumes l'un sur l'autre, précaution nécessaire pour les protéger contre les flèches empoisonnées des Daïacs.

La petite troupe débarqua dans une anse formée par une petite rivière, qui, à cet endroit, venait se jeter dans la mer. Après avoir franchi une plage sablonneuse et dénuée de toute végétation, on pénétra dans une épaisse forêt vierge, où l'on n'avançait qu'avec une extrême difficulté. Au milieu d'un fouillis inextricable de lianes et d'autres plantes tropicales, s'élevaient des arbres de près de quarante mètres de hauteur et dont quelques-uns avaient une circonférence de six à sept mètres. Leur écorce blanche était fendillée, et ils portaient des fruits de la grosseur d'une prune. Ces arbres étaient des exemplaires de la terrible *antiaris toxicaria*, dont le suc laiteux produit, rien que par ses exhalaisons, des abcès très douloureux. Ce suc, le fameux *upas antiar*, ainsi que l'arbre dont on le fait découler, par incision, ont été l'objet de récits fabuleux. On a prétendu que la seule forêt de ces *antiaris* se trouvait à Java, dans la « vallée de la mort », où elle infectait l'air à plusieurs lieues à la ronde, si bien qu'aucune plante ne pouvait subsister dans son voisinage et que tout être vivant qui en approchait était voué à la mort. Ce sont là de pures inventions. L'*antiaris* se rencontre aussi dans d'autres endroits de l'archipel indien, et l'on n'a à craindre que le contact de son suc et une action prolongée de ses exhalaisons.

Autour de ces arbres gigantesques s'enroulait une liane, dont la tige, grosse comme un bras d'homme et parfaitement lisse, portait, à une hauteur considérable, des feuilles de forme elliptique et entremêlées de fleurs d'un blanc verdâtre qui exhalaient un parfum rappelant celui du jasmin.

C'était le vomiquier javanais[14], de la racine duquel on extrait un suc vénéneux, connu sous le nom d'*upas tchettek* ou *upas radja*. La moindre blessure contaminée par ce poison provoque des spasmes atroces et qui conduisent rapidement à la mort.

Par endroits, l'expédition dut se frayer un chemin à travers des sous-bois formés par une plante haute de deux mètres environ, qui portait d'immenses feuilles garnies de longs poils flexibles et surmontées de touffes de fleurs d'un blanc rougeâtre. C'était l'*alpinie galanga*. Il y avait aussi en abondance une espèce d'amomée sauvage, le *zingiber cassamura*, et du piment.

C'est avec ces cinq plantes et quelques autres que les indigènes de l'archipel indien préparent leur fameux poison de flèche. On procède de la façon suivante : on prend une certaine quantité de suc d'antiaris et la dixième partie d'une quantité égale de suc d'alpinie, autant de suc d'amome et de suc de racine de gouet, le suc d'un oignon, un peu de poivre noir pulvérisé, et l'on remue bien le mélange. On ajoute du suc de vomiquier et de la graine de piment, ce qui produit une forte effervescence. On attend qu'elle se calme, on filtre le liquide, et le poison est prêt à l'usage. Son absorption par la bouche ne produit, en général, que de copieux vomissements, mais, introduit dans le sang, il est d'un rapide effet mortel.

Sous la conduite de Holmers, la petite troupe déboucha bientôt sur une large piste foulée par les hippopotames, dont ces régions abondent. On s'y engagea, précédé, à peu de distance, d'une avant-garde de cinq hommes, qui devait explorer la route.

Il y avait près d'une demi-heure qu'on avançait ainsi, quand l'avant-garde signala quelque chose de suspect. Le gros se hâta de la rejoindre, et l'on arriva à un endroit où aboutissaient, venant de l'intérieur de la forêt, plusieurs pistes d'hippopotames. Cette sorte de clairière était fermée à droite par la rivière, à gauche par la forêt, et en face — par plusieurs rangs de Daïacs, tandis que d'autres garnissaient le bord opposé du cours d'eau. A la vue des blancs, les sauvages élevèrent une clameur retentissante, en agitant leurs lances et leurs sarbacanes.

— Voilà que ces *chocolats* se sont mis en travers de notre route, dit le contremaître, qui était armé d'un fusil et d'une énorme massue. Si nous les culbutions, capitaine ?

— Non, répondit Surcouf. Nous ne savons pas encore s'ils sont venus en amis ou en ennemis.

Il ordonna à ses gens de rester en arrière, tandis que lui-même, accompagné de Holmers et de trois autres, s'avança vers les Malais jusqu'à une distance de quarante pas, ce qui le mettait hors de la portée des lances des sauvages, tout en le laissant sous la protection des fusils de ses hommes.

Quand les Daïacs eurent vu Surcouf s'arrêter avec ses compagnons, ils envoyèrent cinq des leurs à sa rencontre. L'un d'eux leva sa lance en l'air et s'écria :

— *Ada touan-kou ?*

Ces mots signifient : « Lequel est mon maître ? » Ils renfermaient donc une politesse, ce qui permettait de supposer que les indigènes ne nourrissaient pas d'intentions hostiles.

Surcouf savait assez de malais pour pouvoir répondre :

— C'est moi le chef de ces hommes. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Nous voulons te recevoir, fut la réponse.

— D'où saviez-vous que nous viendrions ?

— Les trois hommes que tu nous as envoyés nous l'ont dit.

— Où sont-ils ?

— Ils ne sont plus que deux ; ils sont nos prisonniers.

— Pourquoi ?

— Ils nous ont tué un homme. Ils sont venus redemander le *pengadjar*[15]. Je suis le chef. Ils

14 *Strychnos Tieuté.*
15 Maître, missionnaire.

voulaient me rendre mon or. J'ai demandé un fusil avec du plomb et de la poudre. Quand ils ont vu le *pengadjar*, ils l'ont saisi pour fuir avec lui. Nous nous sommes opposés. Alors l'un d'eux a pris son couteau et a tué le fils de mon frère. Mon frère était absent. J'ai frappé l'homme de ma lance et je l'ai blessé à la main. Il est mort, car cette lance avait été trempée dans de l'upas. Nous avons lié ses deux compagnons. Ils sont dans ma chaumière et tu peux les voir.

Le Malais avait l'air de dire la vérité. Les messagers avaient agi inconsidérément et avaient provoqué les sauvages.

— Et que demandez-vous maintenant pour le *pengadjar* ? demanda Surcouf.

— Ce que j'ai dit, car je n'ai pas deux langues pour parler. Mais il faudra payer aussi le mort.

— Il est payé, puisque tu as tué son meurtrier ; mais je te permets cependant de demander un prix.

— Cela regarde son père, qui est dans sa chaumière auprès de son corps. Il faudra que tu viennes avec moi.

— Me promets-tu que je serai en sûreté avec toi ?

— Oui. Vous serez mes hôtes.

Guidés par le chef indigène, les Européens continuèrent à remonter le cours d'eau et finirent par atteindre un vallon, sous les arbres duquel on apercevait les pauvres chaumières des Daïacs. La plus grande de ces habitations était celle du chef, et c'est là que devait avoir lieu la conférence, en présence des notables de la tribu et du père de la victime. Ce dernier se présenta couvert de toutes sortes d'emblèmes de deuil et resta muet pendant toute la durée des débats. Il va sans dire que Surcouf demanda, avant tout, à voir le missionnaire et les deux messagers, ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Quand le prêtre eut été amené, le capitaine, sur le champ, reconnut en lui le père Martin. Il s'était arrêté sous la porte, heureux et surpris de voir un si grand nombre d'Européens, car les hommes qu'on avait envoyés le chercher n'avaient pas eu la permission de lui parler, et il ne savait donc rien de la tournure favorable que les choses venaient de prendre pour lui. Quand son regard tomba sur le capitaine, il parut faire un effort de mémoire.

— Je m'appelle Surcouf, commença le capitaine.

— Robert Surcouf ! Le capitaine Surcouf ! Maintenant je vous reconnais, malgré votre grande barbe et le hâle de votre figure. Venez dans mes bras, mon courageux bienfaiteur !

On imagine sans peine le sujet de la rapide conversation qui s'engagea entre les deux vieilles connaissances. Le père Martin avait réussi à gagner l'Italie, et de là s'était rendu aux Indes, afin de travailler à la conversion des païens. Il raconta, en paroles simples, qu'il avait traversé bien des vicissitudes, mais que le temps le plus cruel pour lui avait été celui qu'il avait passé à bord de *l'Aigle*, dont l'équipage n'avait cessé de lui faire subir les pires insultes et de blasphémer sa religion. Finalement, on l'avait vendu pour être immolé aux faux dieux, dans quelque solennité funèbre. Surcouf s'empressa de le rassurer sur son sort et le mit au courant de la prise de Shooter.

Ensuite les Daïacs amenèrent les messagers. C'étaient les deux marins du *Faucon*. L'homme tué par le poison *upas* avait donc été le pilote anglais. Ses compagnons racontèrent que ç'avait été pour se faire bien venir de Surcouf qu'il avait commis la téméraire imprudence qui lui avait coûté la vie.

Après ces préliminaires commença la négociation avec les Daïacs. Carima, le chef, ne semblait pas aimer les ambages. Il alla droit au but, et ouvrit les débats par la déclaration suivante :

— Nous voulons vaincre nos ennemis, et pour cela, il nous faut des armes comme les vôtres. Je vais te dire ce que tu devras nous donner : pour le mort, une carabine, avec de la poudre et du plomb ; pour le *pengadjar*, s'il ne veut pas rester avec nous, une autre carabine, également avec de la poudre et du plomb. S'il veut rester avec nous, il devra nous enseigner ce que nous ignorons. Les

Daïacs qui habitent là-haut dans la montagne et ceux de l'intérieur de l'île ont l'esprit fermé, mais nous avons reconnu que vous êtes bien plus savants que nous. Nous voulons apprendre ce que vous savez et conclure une alliance avec vous. Si telle est ton intention, je te ferai voir le sable d'or et les belles pierres que nous trouvons dans la montagne, et tu me diras combien tu nous donneras, en échange, de fusils, de poudre, de plomb, de haches et de couteaux. Nous aimerions aussi à avoir des étoffes et des vêtements. Alors nous nous séparerons en amis et nous serons contents quand tu reviendras ou bien nous enverras un messager.

Surcouf écoutait, tout surpris, ces offres aussi pacifiques qu'avantageuses.

— Ceci n'est pas un effet du hasard, dit le prêtre, c'est la volonté de Dieu qui en a ordonné ainsi. Le Seigneur a pris ce païen par la main pour lui montrer la bonne voie, et il m'avertit que c'est ici l'endroit où il veut que j'exerce mon saint ministère. Capitaine Surcouf, je reste ! Puis-je compter sur vous pour ne pas perdre tout contact avec l'ancien monde ?

— Vous pouvez y compter, affirma Surcouf.

Puis, s'adressant à Carima :

— Tu as parlé sagement, dit-il, en homme qui deviendra un grand chef. Le pays d'où je viens peut t'offrir tout ce dont tu as besoin : la protection contre tes ennemis, des armes, des vêtements, des outils de toute sorte. Tes paroles ont fait de moi ton ami. Je te donnerai tout ce que tu demandes. Quelques-uns de mes hommes iront chercher ce que tu désires. Pour le *pengadjar*, bien qu'il ait l'intention de rester, je te donnerai une carabine, du plomb et de la poudre. Si tu veux le garder et le protéger comme ton hôte, je te donnerai, en outre, deux fusils, trois pistolets, trois marmites de fonte, deux vêtements, l'un rouge et l'autre bleu, un miroir trois fois grand comme ta tête, et toute sorte d'autres objets. Veux-tu maintenant me faire voir le sable d'or et les pierres ?

Sur un signe de Carima, trois hommes apportèrent de petits sacs remplis de sable d'or pur, qui pesait bien vingt livres, et de diamants, dont quelques-uns avaient la grosseur de pois.

— Que demandes-tu de cela ? demanda Surcouf.

— Seigneur, fais ton prix toi-même.

— Eh bien, je te donnerai… écoute, je te donnerai un canon !

L'effet que ce mot magique produisit sur l'assistance fut prodigieux. Les visages bruns des Malais rayonnèrent de joie, et le chef s'écria, transporté d'enthousiasme :

— Un canon, seigneur ? Est-ce possible !

— Puisque je te le dis ! Un canon… avec cent gros boulets et de la poudre pour cent coups.

— Oh, tu es notre meilleur ami. Grâce à toi, nous aurons de quoi confondre tous nos ennemis.

— Nous sommes donc d'accord. Préparez-vous à m'accompagner sur mon navire. Là, vous aurez tout ce que je vous ai promis.

La séance fut levée, et Français et Daïacs se dirigèrent, en un long cortège, vers la côte, où les embarcations du *Faucon* et de *l'Aigle* vinrent les prendre pour les transporter à bord des deux navires.

Au bout d'une heure, les Malais repartirent, emportant triomphalement un petit canon de bronze avec sa munition, et les autres objets qui leur avaient été promis.

Surcouf resta encore trois jours dans la baie de Soucourou, puis il prit congé des Malais et du missionnaire, qu'il avait largement pourvu de tout ce dont il pouvait avoir besoin. Le capitaine laissait dans l'île des amis sincères et s'était assuré un port de refuge, où, dans la suite, il alla plus d'une fois se reposer.

Le capitaine Shooter fut remis aux autorités de l'île Maurice, pour être traduit devant un conseil de guerre. On n'a plus entendu parler de lui, et, sans doute, il n'a pas tardé à trouver la fin qu'il avait méritée.

V. A Paris..

La Révolution française avait terminé son cours.

Le Consulat était devenu l'Empire, et le petit Corse, qui tenait entre ses mains les destinées de la France, s'était entouré d'une cour fastueuse de grands officiers et de grands dignitaires. Il avait réussi à imposer sa volonté à toute l'Europe ; seule parmi les grandes puissances, la fière Albion refusait de transiger avec lui : elle resta son implacable ennemie jusqu'au jour où sa gloire pâlit et sombra dans le néant d'où elle était sortie, telles ces comètes qui, de leur fugitif éclat, éclipsent tous les astres, pour, ensuite, s'enfoncer sans retour dans la nuit des temps.

Depuis plusieurs années, l'Angleterre tenait les ports de France si étroitement bloqués que c'était à peine si, de temps en temps, un navire français réussissait à gagner le large. Il va sans dire que par suite de ce blocus tout le commerce français se trouvait dans le marasme. En outre, la France, en perdant presque toutes ses colonies, avait vu tarir la source principale de sa richesse. Elle aurait pu parer les coups de son adversaire ou les rendre, si Napoléon, qui n'était pas marin, n'avait imaginé le projet grandiose, mais voué à un échec désastreux, d'attaquer les Anglais dans l'Inde en passant par la Russie. Cette conception, dont la réalisation supposait que l'empereur, auparavant, se fût rendu maître de l'Europe centrale, absorbait tout son intérêt et lui faisait négliger le chemin, plus court, plus sûr et moins coûteux, qui l'eût mené à la victoire. L'une après l'autre, les tentatives de débarquement faites sur les côtes de la Grande-Bretagne avaient échoué, faute de marins français capables de se mesurer avec les amiraux anglais de l'époque. À peine sortis des ports, les nouveaux navires, construits à grands frais, étaient régulièrement capturés par les Anglais. Pourtant, dès l'année 1801, Napoléon eût pu disposer d'une invention qui aurait répandu la terreur en Angleterre. Le célèbre mécanicien américain Robert Fulton[16] était venu à Paris pour démontrer qu'il était possible d'actionner les navires par la force d'expansion de la vapeur. Les essais préliminaires qu'il fit, de concert avec le chancelier Livingston, représentant des États-Unis à Paris, passèrent inaperçus. Fulton se rendit en Angleterre et n'y fut pas plus heureux, de sorte qu'au bout de deux ans, il revint à Paris.

Il procéda à la construction de son premier bateau à vapeur, qu'il essaya sur la Seine, mais l'intérêt qu'on apportait à la nouvelle invention, restait faible[17]. Fulton s'adressa directement au premier consul et lui demanda une audience. Elle fut accordée, et le jour vint qui mit en présence, dans un salon des Tuileries, le grand capitaine, illustré déjà par cent batailles glorieuses, et l'inventeur dont le génie venait d'ajouter un nouveau domaine aux conquêtes de l'esprit humain.

— La propulsion des navires par la vapeur, disait Fulton, après avoir esquissé son invention dans ses grandes lignes, sera d'une utilité immense pour la navigation et permettra de lui donner un essor sans précédent. Les distances disparaîtront, les difficultés seront simplifiées, les dangers et les accidents deviendront moins nombreux. Le rendement d'un navire décuplera, du moment qu'il portera en lui-même sa force motrice et ne dépendra plus du vent. La marine qui sera la première à posséder des bateaux à vapeur sera supérieure à toutes les flottes du monde.

---

16 Note winnetou.fr : Robert Fulton (1765 – 1815) est considéré comme l'inventeur du bateau à vapeur, il fut en fait celui qui rendit opérationnelle la machine à vapeur inventée par Denis Papin.

17 Note winnetou.fr : Le 9 août 1803, Robert Fulton fait fonctionner le premier bateau à vapeur, « *chariot d'eau mû par le feu* », sur la Seine, en présence de plusieurs membres de l'Institut.

Le consul avait écouté ces paroles en silence, un pli sarcastique aux coins de la bouche. Il prit Fulton par le bras et l'attira vers la fenêtre.

— Voyez-vous, dit-il d'un ton légèrement persifleur et en désignant du geste la foule des passants qui circulaient dans la rue, voyez-vous la nouvelle invention que beaucoup de ces gens portent entre les lèvres ?

— Je la vois, répondit Fulton, c'est le cigare, dont l'usage commence à se répandre en France.

— Eh bien, tous ces fumeurs sont des machines à vapeur vivantes. Ils développent de la vapeur, et c'est tout.

— J'oserai faire remarquer que la fumée ne doit pas se confondre avec la vapeur. Ce n'est pas de la vapeur qu'on produit en fumant un cigare.

À cette objection, le consul fronça les sourcils. Il n'avait pas l'habitude de se voir faire des observations par un simple mécanicien. Aussi fut-ce avec un ton d'impatience dans la voix, qu'il repartit :

— De la vapeur ou de la fumée, c'est la même chose. Comment la fumée aurait-elle la force de faire marcher un navire... C'est insensé !

Fulton n'osa pas essayer une seconde fois de rectifier l'erreur du consul. Il se borna à répliquer du ton le plus poli et le plus respectueux :

— Veuillez me pardonner si je persiste dans ma conviction que le souverain qui possédera les premiers bateaux à vapeur sera en peu de temps le maître des mers. Une pareille perspective vaut les sommes modiques que coûteraient quelques essais. Je me permets de rappeler la haine que l'Angleterre nourrit pour la France. Si le chef de la nation française disposait d'une flotte de bateaux à vapeur, il pourrait dicter, à Londres, la loi aux Anglais.

Bonaparte s'éloigna de la fenêtre où il s'était arrêté avec Fulton, et répondit froidement :

— Je n'ai pas l'habitude, monsieur, de bâtir mes projets sur la fumée. Je suis complètement édifié sur votre invention. Je regrette de ne pouvoir donner suite à votre demande.

Un geste hautain indiqua à Fulton que l'audience était terminée.

L'inventeur se retira, plus pauvre d'un grand espoir. Le consul ne se doutait pas que le jour viendrait où, empereur sans trône, il penserait avec regret à cette entrevue avec l'illustre mécanicien.

Elle devait lui être rappelée déjà au bout d'un peu plus d'un an. Bonaparte, qui, entretemps, était devenu l'empereur Napoléon, avait concentré à Boulogne et aux environs d'Utrecht des forces considérables pour tenter un débarquement en Angleterre. Les Anglais ripostèrent en resserrant si étroitement le blocus de la France, qu'il devint à peu près impossible aux navires français de sortir de leurs ports. Les mers qui confinent à la France étaient sillonnées par des flottes anglaises, qui arrêtaient et fouillaient tous les bâtiments qu'elles rencontraient, et saisissaient ceux qui portaient des marchandises destinées à la France. Le ministre de la marine ne savait plus qu'imaginer pour mettre fin à cette situation intolérable, et les conférences qu'il avait presque journellement avec l'empereur se terminaient généralement par des scènes orageuses, mais ne donnaient guère de résultats positifs.

Un jour qu'il avait encore été question de mesures à prendre contre le blocus des ports français, le ministre dit :

— Ce qui, dans la crise que nous traversons, doit soutenir notre courage et nous donner bon espoir, c'est d'apprendre que nous ne manquons pas d'hommes dont la hardiesse et l'habileté sont à la hauteur de la vigilance de nos ennemis.

L'empereur leva la tête.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que Hugues a fait quelque chose ?

L'amiral Hugues était un des rares marins français qui parfois opéraient avec succès.

— Non, Sire, répondit le ministre. C'est autre chose. C'est presque un roman.

— Vous savez que les romans ne m'intéressent guère. Mais, racontez toujours !

— Une frégate détachée de l'escadre du commodore anglais Dancy avait débarqué des troupes à Belle-Isle, en face du Palais, pour inquiéter les petites localités de l'île. Pendant que les Anglais sont à terre, arrive un petit brick, hisse le pavillon anglais, se place bord à bord avec la frégate, la capture, arbore le pavillon français et repart avec sa prise. Le lendemain, la frégate reparaît, traînant à la remorque le brick, dont le pavillon était rentré, comme l'est celui des bâtiments capturés. Elle se dirige droit à l'escadre anglaise qui bloque le port de Brest. Comme elle porte, hissées fièrement à bloc du mât, les couleurs anglaises, et que chaque capitaine de l'escadre la connaît, on suppose qu'elle apporte un message du commodore Dancy, et qu'en route elle a capturé le navire français. Elle fait le salut et toute l'escadre le lui rend. Arrivée à petite distance du vaisseau amiral, la frégate fait mine de carguer les voiles, mais tout à coup on la voit remplacer le pavillon anglais par les couleurs françaises. Le brick en fait autant. Les deux navires envoient une volée de boulets dans la coque du vaisseau amiral — un vaisseau de ligne de cent vingt canons, s'il vous plaît —, et faisant force de voiles, courent se mettre en sûreté sous les batteries du Goulet[18].

Les yeux de l'empereur brillaient.

— C'est là un exploit, s'écria-t-il, qu'on a peine à croire.

— Sire, je raconte un fait.

— J'ai été, en effet, moi-même témoin d'un exploit semblable. Un tout jeune marin passa ouvertement au milieu de la flotte de l'amiral Hood avec un navire anglais dont il s'était emparé. Cet homme s'appelait Robert Surcouf, et c'était le même que celui dont chaque malle des Indes nous apporte des nouvelles…

Le héros de votre histoire doit bien connaître la côte de Bretagne et le port de Brest ?

— C'est, en effet, le cas. Il est Breton d'origine.

— Robert Surcouf aussi est Breton. Quel est le nom de votre homme ? Il faudra en prendre note.

— Votre Majesté vient de le prononcer deux fois.

— Ah !... C'est Surcouf ? c'est vraiment lui ?

— Lui-même, Sire.

— Alors je ne doute plus de la prise de la frégate. C'est là un coup de maître qu'on n'imitera pas facilement. Il faudra voir à employer cet homme ; lui donner, pour commencer, un vaisseau de ligne et, plus tard, une escadre. Notez cela, c'est ma volonté.

— Je remercie Votre Majesté en son nom. Il ne nous amène pas seulement la frégate capturée, mais aussi des rapports, de l'argent et des lettres provenant de l'île de France[19] et de l'île de la Réunion. Le gouverneur de l'île de France m'informe que dans le courant des trois derniers mois il a pris livraison de onze navires anglais capturés par Surcouf. La France doit à ce hardi corsaire non seulement cet affaiblissement considérable de la marine ennemie, mais encore de fortes sommes d'argent provenant de la vente de ses prises et de leur cargaison. Je suis convaincu que ce jeune Breton se rendrait terrible aux Anglais si on lui permettait de donner la mesure de ses capacités. Avec cela, il est d'une modestie telle que je l'ai trouvée rarement chez un homme de son mérite.

— Vous le connaissez donc ? demanda vivement l'empereur.

— Pardon, Sire ! J'oubliais de dire qu'hier il m'a demandé une audience, et que je viens de le voir.

— Il est à Paris, alors ?

---

18 Nom de la passe qui donne entrée dans la rade de Brest.

19 Ancien nom de l'île Maurice.

— Il est ici pour s'occuper d'un procès qu'il a intenté au gouverneur de l'île de France, qui refuse de lui payer intégralement ses parts de prise.

— Quelle est cette somme ?

— Un million de francs et demi, environ. Il a déjà eu gain de cause dans un procès semblable, où le Conseil d'État a décidé en sa faveur. Il s'agissait alors d'environ 700 000 francs.

— Mais ce sont des sommes fabuleuses que gagnent ces corsaires !

— Ils ne les gagnent que quand ils ont l'initiative et l'intelligence de Surcouf. Que Votre Majesté daigne ne pas oublier les grandes dépenses qu'il lui faut faire pour pouvoir tenir la mer. D'ailleurs je sais de bonne source qu'il ne garde pas un franc pour lui. Il est le père, l'ami, le trésorier de nos nationaux dans l'Inde, qui, malheureusement, ne sont que trop souvent forcés de recourir à sa protection et à sa libéralité.

— Gagnera-t-il son procès ?

— J'en suis fermement convaincu.

— S'il en est ainsi, je ne veux pas que l'affaire se poursuive : je l'arrangerai moi-même… Procurez-moi l'occasion de rencontrer Surcouf comme si c'était par hasard.

— J'ai à lui parler. Quand Votre Majesté ordonne-t-elle que je le reçoive chez moi ?

— Demain, à onze heures. Vous aurez soin qu'il soit exact… S'occupe-t-on de la part de prise qui lui revient pour la frégate ?

— On est en train d'en calculer le montant.

— C'est inutile. Je dédommagerai Surcouf moi-même.

Il existait alors à Paris, au faubourg Poissonnière, un petit hôtel, qui n'avait rien de bien luxueux, mais dont la cuisine et la propreté étaient renommées à juste titre. Le propriétaire de la maison n'était nul autre que le bon oncle Carditon, lequel aimait à raconter par le menu à tous les clients qui voulaient bien l'écouter, qu'il avait autrefois tenu une taverne à Toulon, qu'il y avait connu le capitaine Surcouf — vous savez, le fameux corsaire ! — et que celui-ci lui avait fourni les moyens de venir s'établir à Paris et d'acheter ce bel hôtel, où l'on ne recevait que du monde respectable.

Depuis la veille, l'oncle Carditon se trouvait dans un état d'excitation joyeuse, qui se manifestait par un redoublement d'activité : c'est que, parmi les voyageurs qui étaient descendus chez lui, se trouvaient Robert Surcouf avec son second Bert Ervillard, son maître voilier Holmers et quelques hommes de l'équipage du *Faucon*. De tels hôtes, évidemment, avaient droit à des égards tout particuliers, aussi les autres clients devaient-ils comprendre que l'oncle Carditon n'avait pas beaucoup de temps pour s'occuper deux. Il trouva cependant moyen de raconter aux habitués que le capitaine Surcouf, dès son arrivée, s'était rendu en voiture au ministère de la Marine, et que tout à l'heure un laquai richement galonné lui avait apporté une lettre fermée d'un cachet de dimensions extraordinaires. C'était la première fois que lui, Carditon, logeait un voyageur qui frayait avec les ministres de l'empereur, et l'on pouvait nommer bien des hôtels distingués dont jamais aucun hôte n'avait parlé à un ministre.

La lettre dont le cachet avait tant impressionné le brave Carditon invitait Surcouf à se présenter le lendemain, à dix heures et demie précises, au ministère de la Marine.

Le lendemain, Surcouf, dès son arrivée, fut conduit directement dans le cabinet du ministre, qui le reçut avec la plus grande politesse.

— Capitaine, commença-t-il, je ne vous ai pas fait appeler aujourd'hui pour cette affaire de procès, mais pour vous consulter sur quelques questions concernant la navigation dans les mers qui sont le théâtre préféré de vos exploits. Personne ne pouvant me renseigner mieux que vous, je n'ai pas voulu laisser passer l'occasion de mettre à contribution votre haute compétence.

Là-dessus le ministre étala plusieurs cartes hydrographiques, et engagea une discussion sur

quelques points contestés. Surcouf, fort réservé au commencement, s'anima peu à peu, et sut si bien faire valoir sa riche expérience, sans cependant se départir d'une modestie presque timide, que le ministre ne cacha pas l'intérêt croissant que lui inspirait le jeune marin.

Tout à coup la porte s'ouvrit et l'huissier annonça l'empereur, qui entra au même moment.

— Excellence, dit-il, je viens causer avec vous d'une affaire urgente… Ah ! s'interrompit-il, je vois que vous êtes occupé…

— J'ai fini, Sire, et, du reste, Votre Majesté sait que je suis toujours à sa disposition.

L'empereur tenait ses regards attachés sur le marin, pour voir l'impression que ferait sur lui la présence inattendue du maître de la France. S'il avait cru embarrasser Surcouf, il s'était trompé, car le corsaire ne sourcilla point, et ses joues brunies par le hâle conservèrent leur couleur. Il s'écarta, après avoir fait une profonde et respectueuse révérence, et fixa le ministre d'un regard interrogateur, comme s'il s'attendait à être congédié.

— Sire, dit le ministre, permettez-moi de vous présenter le capitaine Surcouf.

— Capitaine ? demanda Napoléon froidement. Puis il ajouta d'un ton sec qui impliquait une réprimande :

— Qui vous a nommé capitaine ?

Ce ton et cette question, qui eussent fait rentrer un autre sous terre, ne déconcertèrent nullement le marin. Il répondit tranquillement et sans humilité aucune :

— Ce n'est pas la France, Sire ; c'est la coutume des mers. La France ne m'ayant pas donné de navire, j'en pris un, et dès lors on m'appela capitaine. Ceux qui m'honorent de ce titre n'en connaissent peut-être pas d'autre qui leur semble convenable. Le temps n'est plus où le titre de *citoyen* suffisait à tout le monde.

Le coup avait porté. L'empereur fronça légèrement les sourcils.

— Regrettez-vous ce temps ? demanda-t-il de ce ton incisif qu'il prenait quand il voulait scruter le cœur d'un homme.

La question était insidieuse, mais Surcouf répondit avec calme :

— Je désire avant tout le bonheur de ma patrie. En ce temps-là, la France n'était pas heureuse, puisse-t-elle le devenir !

— Qu'est-ce que vous entendez par le bonheur d'un peuple ? Quel est le bonheur que vous souhaitez à la nation française ? demanda Napoléon avec un sourire indéfinissable.

— Le bonheur de la France, pour moi, ne se sépare pas du bonheur de l'humanité. Ce que je souhaite à mon pays, c'est le bien-être moral et matériel.

— Et que faut-il pour que ce souhait se réalise ?

— Un régime de paix et de liberté, qui ouvrira la voie à tous les efforts de l'esprit humain tendant vers le bien.

— Et si ce régime n'est pas possible ?

— Il faudra le rendre possible par l'emploi judicieux et énergique de tous les moyens légitimes qu'autorise la poursuite du but auguste auquel il s'agit d'atteindre.

— Considérez-vous aussi la course comme un de ces moyens légitimes ? demanda l'empereur en souriant.

— Non, fut la réponse, faite avec sincérité. Le temps viendra où cette institution regrettable sera condamnée, et où les nations maritimes s'entendront pour l'abolir. Quant à moi, ma conscience m'absout de faire le métier de corsaire, car je me suis toujours efforcé de l'exercer sans dureté inutile et au profit des gens de bien. Je n'ai pas de reproches à me faire : je me défends comme je peux contre l'acharnement de mes ennemis. Et-ce la faute de la guêpe si elle n'a d'autre arme que son dard, et si la nature ne lui a pas donné les cornes du taureau ni les griffes du lion ?

— Votre dard, en tout cas, ne pique pas mal. On en a parlé plus d'une fois… Pourquoi n'entrez-vous pas dans la marine ?

— Parce que la marine n'a pas voulu de moi.

— Peut-être voudra-t-elle maintenant de vous. Il faudrait vous en informer.

— Celui qui m'a fermé sa porte au nez, ne saurait attendre que je le prie de la rouvrir. Il est vrai qu'on m'a donné à entendre qu'on n'était pas mécontent de mes modestes succès, j'ai aussi reçu des offres venant de marines étrangères, mais tout cela ne m'a pas fait changer d'idée. J'ai combattu pour ma patrie, bien qu'elle m'ait repoussé ; je lui resterai fidèle jusqu'à la fin, même si elle ne m'offre pas plus qu'elle n'a fait jusqu'ici.

— La prétendue ingratitude de la patrie a souvent agi sur les hommes comme un stimulant pour leur faire accomplir de grandes choses. Vous non plus vous n'aurez pas à vous plaindre… On me dit que vous avez un procès ?

— On me retient injustement mon bien, le bien que j'emploie à secourir ceux qui n'ont d'autre protecteur que moi.

— Je suis convaincu qu'on vous rendra justice… Je vois ici des cartes nautiques. Est-ce que Son Excellence a eu recours à vos lumières ?

— J'ai été assez heureux pour pouvoir lui fournir quelques petits renseignements…

— … qui, pour moi, sont d'une grande importance, compléta le ministre. C'est au capitaine Surcouf qu'il faut s'adresser quand on veut se renseigner sur nos colonies des Indes.

— Moi aussi, observa l'empereur, je m'intéresse à tout ce qui a trait aux Indes. Monsieur Surcouf, ajouta-t-il en congédiant du geste le marin, je vous ferai appeler pour une conférence.

Quelques jours plus tard, l'oncle Carditon fut fort ébahi de voir s'arrêter devant sa porte une voiture d'où descendit un aide de camp de l'empereur. L'officier demanda le capitaine Surcouf, et, ayant appris qu'il était absent, chargea l'hôtelier de lui dire que Sa Majesté daignerait le recevoir le lendemain à midi.

La voiture, depuis longtemps, avait tourné le coin de la rue, que le bon oncle Carditon n'était pas encore revenu de sa surprise. Un aide de camp de l'empereur chez lui ! Quel honneur pour son hôtel ! Quels yeux ils ouvriraient, les habitués de la maison, quand il leur raconterait cela !

Le lendemain, quelques minutes avant l'heure indiquée, Surcouf se présenta aux Tuileries. Sur le coup de midi, il fut admis en la présence de l'empereur, qui se tenait dans la même pièce où avait eu lieu l'audience de Fulton. Napoléon jeta un regard rapide sur la taille athlétique du corsaire et répondit à sa profonde révérence par une inclinaison à peine perceptible de la tête.

— Capitaine, commença-t-il, je me suis occupé de votre affaire. La somme que vous réclamez vous sera payée quand vous voudrez.

Il se tut comme s'il s'attendait à un flot de remerciements. Mais le marin répondit simplement :

— Sire, je vous remercie ! La confiance que j'ai dans l'équité des juges français m'avait fait penser que je n'aurais pas besoin d'importuner Votre Majesté par mes réclamations.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, interrompit l'empereur. L'affaire, par mon intervention, a été réglée plus vite qu'elle ne l'aurait été par le tribunal, voilà tout. Il va de même de la frégate que vous avez prise aux Anglais et dont j'ai fait taxer la valeur. Prenez ce portefeuille ! Il renferme la somme exacte qui vous est due.

Il prit sur un guéridon un portefeuille et le tendit à Surcouf, qui, s'inclinant profondément, répondit d'un ton pénétré de reconnaissance :

— Je vous remercie encore, Sire ! De cette façon Votre Majesté m'épargne un long séjour inactif à Paris et je peux retourner à mon devoir.

— Vous voulez quitter la France ?

— Oui, Sire.

— Maintenant que tous les ports sont bloqués et qu'aucun navire ne peut sortir ?

— Sire, dit Surcouf en souriant, le blocus ne m'a pas empêché d'arriver en rade de Brest, j'arriverai bien à le forcer pour sortir.

— Eh, bien !... Avez-vous quelque désir que je puisse remplir ?

— J'en ai même deux, que je prierais très humblement Votre Majesté de prendre en considération. Le premier concerne mon brave second, Bert Ervillard. Malgré son jeune âge, c'est un des marins les plus accomplis que je connaisse. Je n'ai jamais mis le pied sur un navire ennemi sans le réduire en mon pouvoir, et Bert Ervillard a toujours été le fidèle compagnon de mes entreprises : il ferait un excellent officier de marine.

— A-t-il l'intention de vous quitter ?

— Il ignore que je demande pour lui un navire à Votre Majesté.

— Il aura la frégate qu'il a capturée avec vous aux Anglais… Et quelle est la seconde faveur que vous me demandez ?

— Elle concerne mon maître voilier. C'est un Allemand, un des douze mille Hessois qu'on a envoyés en Amérique se faire tuer au service de l'Angleterre. Il a déserté, parce qu'il ne voulait pas se battre pour les Anglais. La loi de son pays lui interdisant le retour, il a dû renoncer à la femme qu'il aimait, il a perdu une fortune considérable, il a eu le chagrin de ne pouvoir rendre les derniers honneurs à ses vieux parents. Il se fit marin, courut toutes les mers et finalement fut *pressé* par le fameux capitaine Shooter. Ayant réussi à s'enfuir, il me rencontra et m'aida à prendre *l'Aigle*.

Depuis, il est resté avec moi et a rendu de nombreux services à la France, car à chaque navire que j'ai pris, il a toujours été le premier à l'abordage. Mais il a le mal du pays et il m'a supplié de prier Votre Majesté de vouloir bien l'autoriser à retourner dans son pays.

— Capitaine, je n'ai rien à dire dans le pays de cet homme-là, mais pour vous faire plaisir, j'intercéderai pour lui. Qu'il rédige une demande à l'adresse des autorités de là-bas, je la leur ferai transmettre en l'appuyant et je pense que nous n'essuierons pas de refus. Êtes-vous satisfait ?

— J'éprouve pour la bonté de Votre Majesté la plus profonde gratitude !

— Pour vous-même, ne désirez-vous rien ?

— Sire, donnez à ma patrie la paix, dont elle a besoin, accordez-lui ce qu'il lui faut pour être heureuse ; et mes vœux les plus ardents seront remplis !

— Vous ne voulez rien pour vous-même, mais vous demandez pour votre patrie plus que, peut-être, je ne pourrai donner. Il faut tenir compte des circonstances… Mais parlons de vous. Chacun a le devoir de contribuer, dans la mesure de ses forces, au bien de son pays. Vous avez déjà beaucoup fait pour la France, mais n'y a-t-il pas une carrière dans laquelle vous pourriez faire mieux encore ? Devra-t-elle vous rester fermée ?

— Sire, cette question me rend heureux et fier. Pourtant, quelque amer que soit le regret que j'en éprouve, il faut que je réponde : oui !

— Pourquoi ?

— Je suis marin, j'ai pris part à plus d'un combat, mais pourtant je ne serais pas à ma place dans la marine de guerre. Je plains le général qui ne fait la guerre que pour la guerre. La guerre est une triste nécessité. On ne doit la faire que pour atteindre un but élevé, et après avoir épuisé tous les moyens de l'éviter. S'il arrivait qu'il n'en fût pas ainsi, je donnerais ma démission pour ne pas être forcé de me battre.

— Ah, je vois que je ne me suis pas trompé sur votre compte. Vous voulez me donner une leçon, comme, dans le temps, à Toulon.

— Je suis un trop petit personnage pour oser donner des conseils à un empereur. Je pouvais parler sans crainte au citoyen capitaine Bonaparte, aujourd'hui il ne m'est permis que d'exposer les raisons qui m'empêchent d'entrer dans la marine et me forcent de rester corsaire.

— Surcouf, vous pouvez parler, je veux même que vous parliez ! Votre franchise ne me fâchera pas… Vous savez qu'on dit que j'ai l'intention de débarquer en Angleterre ?

— Je sais, Sire, que vous concentrez vos troupes à Boulogne, mais je sais aussi qu'elles n'iront jamais en Angleterre.

— Ah ! voilà une affirmation bien osée.

— J'ai, pour la défendre, de bonnes raisons. Où sont les marins français capables de nous ouvrir la voie de l'Angleterre en chassant les Anglais qui bloquent nos ports, et en coulant leurs flottes ? Où sont les navires indispensables pour arriver à ce résultat ? Il faudra de longues années de paix pour guérir de ses blessures la marine française. Il faudra que la France soit en paix avec les autres nations, afin qu'elle puisse armer la flotte qui brisera l'emprise qu'exerce sur les mers sa grande, sa seule ennemie : l'Angleterre… Ah, Sire, pourquoi avez-vous refusé d'écouter Robert Fulton ! Sans être prophète, je prévois que, dans peu d'années, la vapeur poussera aux plus lointains rivages des navires de dimensions jusqu'ici inconnues. Vous regretterez alors d'avoir refusé l'occasion d'être le plus puissant monarque de la terre !

— Bah, Fulton est un rêveur, et il faut croire que sa rêverie est contagieuse, puisqu'elle vous a gagné, vous aussi.

— Votre Majesté m'a invité à parler et elle peut être convaincue que je ne dis que ce que je crois la vérité. Je ne suis pas un courtisan, mais un simple marin qui ne sait pas choisir ses mots. Voilà pourquoi je parle à Votre Majesté comme, autrefois, je parlais au citoyen Bonaparte. Mes paroles ne sont dictées par aucun intérêt égoïste, car je retournerai aux Indes, auprès de ceux qui ont besoin de moi. Mon *Faucon* n'est qu'un petit navire, mais il me suffit. J'ai moi-même quelque chose de la nature du faucon : il faut que je sois libre de mes mouvements, il faut que mon vol ne dépende que de ma volonté. Je ferais un mauvais subordonné.

Napoléon avait écouté le corsaire sans que rien dans son masque de marbre trahît sa pensée. Aux dernières paroles de Surcouf, cependant, un léger sourire plissa les lèvres de l'empereur, et ce fut d'un ton presque enjoué qu'il répondit :

— Surcouf, votre pays est la rude Bretagne, vous en êtes le vrai fils : franc, hardi, pieux, loyal, et avec cela un tout petit peu impoli. Mais vous avez gagné autrefois la sympathie du citoyen Bonaparte, et il désire maintenant causer un peu avec vous de choses qui vous intéresseront.

Là-dessus l'empereur ouvrit une porte, et Surcouf le suivit dans son cabinet.

Une grande heure s'était passée, et, de minute en minute, l'oncle Carditon mettait le nez à la porte de son hôtel, pour voir si le capitaine ne revenait toujours pas. Plus l'absence de Surcouf se prolongeait, plus la figure de l'oncle rayonnait. Pensez donc quel honneur c'était pour son hôtel, qu'un de ses clients fût retenu si longtemps par l'empereur, dont le temps pourtant était précieux !

Enfin Surcouf reparut, l'air très sérieux. Il passa, sans s'arrêter, devant l'oncle Carditon, qu'il salua d'un signe de tête amical, et monta directement dans sa chambre. Il y trouva Ervillard et Holmers, qui l'attendaient pour apprendre le résultat de l'audience.

— Tu as été tout le temps chez l'empereur ? demanda le second.

— Mais oui, monsieur le capitaine.

— Hein ? capitaine ?... À qui parles-tu ?

— Au capitaine de frégate Bert Ervillard, que je félicite de tout mon cœur de sa nomination.

Ervillard ne comprenait toujours pas. Il fallut que Surcouf lui racontât par le menu comment il s'était fait que l'empereur l'avait nommé officier de marine. Mais l'effet de ce récit fut tout autre que Surcouf ne l'avait présumé.

— Est-ce que tu entres aussi dans la marine ? demanda le second.

— Non, je retourne aux Indes.

— Alors, je t'accompagne ! Je veux rester avec toi. Qu'ils gardent leur frégate !

— Nous verrons cela… L'empereur m'a, de sa propre main, remis le montant de nos prises. Voyons combien c'est ?

Napoléon avait fait preuve d'une munificence impériale. Holmers eut peine à croire que l'empereur n'eût pas mis tout son trésor à sec. La joie redoubla quand Surcouf annonça que son procès était décidé en sa faveur, grâce encore à l'intervention de l'empereur.

— Et pour terminer, ajouta-t-il en tendant la main à Holmers, j'ai aussi une nouvelle pour toi, maître voilier. Ton affaire est en bonne voie : tu pourras retourner dans ton pays. L'empereur a promis d'appuyer ta demande.

L'Allemand pleurait de joie, et les deux autres aussi étaient tout émus.

Surcouf finit par dire :

— Tel que vous me voyez, j'ai eu à refuser aujourd'hui, pour rester fidèle à mes idées, une, offre bien tentante, ma foi, pour un homme de ma sorte. L'empereur n'ira pas en Angleterre, je crois plutôt que ses armements se dirigent contre l'Autriche et la Russie. Il m'a offert de commander une escadre dans la Méditerranée, mais je n'ai pas accepté, parce que je vois dans l'Angleterre le seul ennemi de la France, et que je ne veux pas combattre contre une autre puissance.

— Je suppose que l'empereur t'a renvoyé en disgrâce, dit Ervillard.

— Tout au contraire… Ah, c'est un grand homme, un puissant génie, mais il périra, parce qu'il prend un mauvais chemin pour atteindre son but.

Le lendemain fut encore un jour mémorable pour l'oncle Carditon, car il vit arriver plusieurs voitures de maître, d'où descendirent de beaux messieurs dorés sur toutes les coutures. Il se firent conduire à la chambre de Surcouf, et une demi-heure plus tard, l'oncle Carditon se précipita, tout essoufflé, dans la salle de l'hôtel, pour raconter aux clients que l'empereur venait d'envoyer au capitaine Surcouf la croix de la Légion d'honneur et une épée étincelante de pierres précieuses. Quel insigne honneur pour la maison ! Il y avait de grands, de très grands hôtels où jamais un client n'avait reçu l'étoile des braves ni une épée d'honneur !

Une semaine plus tard, Surcouf partit pour Brest. Il réussit à tromper les Anglais et à forcer le blocus avec son *Faucon*.

Le maître voilier resta à l'hôtel de l'oncle Carditon jusqu'au jour où il reçut la permission de retourner dans son pays. Grâce à son ancien capitaine, il n'y rentra pas les mains vides.

Le capitaine Surcouf a continué longtemps encore et avec succès la lutte contre Albion. Il mourut en 1827.

En juillet 1815, Napoléon, vaincu à Waterloo, se trouvait comme prisonnier à bord du vaisseau anglais le *Bellérophon*, qui le conduisait en Angleterre. Dans le Canal, on rencontra un bateau à vapeur : c'était le premier que l'empereur vit. Il se tourna vers Montholon, qui se tenait à ses côtés, et s'écria :

— Le jour où j'ai renvoyé Fulton, j'ai perdu ma couronne !

Et à Sainte-Hélène, où le tuaient lentement les tortures de son geôlier, le gouverneur anglais sir Hudson Lowe, un jour qu'il se tenait sur la falaise et regardait, rêveur, l'immensité de l'océan qui se déroulait à ses pieds, il posa la main sur l'épaule de son fidèle Bertrand, et dit, en poussant un profond soupir :

— Ce Robert Surcouf avait raison : l'Angleterre était mon seul ennemi. Le hardi corsaire avait trouvé le moyen de vaincre cet ennemi… Ah, ma belle France !

Aux lecteurs du **« Corsaire »**, qui seraient désireux de connaître d'autres ouvrages de Karl May, auteur à qui ses romans d'aventures et ses récits de voyages ont valu en Allemagne une popularité légitime et qui augmente de jour en jour, nous recommandons la collection de ses

« Œuvres complètes »,

dont on trouvera plus haut la liste.

Les volumes de cette collection, dont chacun comprend 600 pages environ, se vendent séparément, aux prix modiques indiqués ci-dessous.

Nous recommandons tout particulièrement :

« Winnetou »

roman en trois volumes,

dont le héros est le fier représentant de la race rouge aux prises avec les « visages pâles ». Karl May, dans cette œuvre pittoresque et d'une psychologie pénétrante, a reconstitué les mœurs naïves et farouches des tribus indiennes à peu près disparues aujourd'hui, et s'y montre le digne émule de Daniel Defoe et de Fenimore Cooper.

Aux personnes qui préféreraient la lecture d'ouvrages moins volumineux, nous recommandons :

« Durch die Wüste »

(A travers le désert),

récit captivant, qui a pour théâtre le Sahara, l'Égypte et l'Arabie ;

« Unter Geiern »

(Parmi les vautours),

roman intéressant surtout par ses admirables descriptions des merveilles de l'Amérique du Nord (Parc national, Llano estacado, etc.) ;

« Der Schatz im Silbersee »

(Le Trésor du Lac d'argent),

autre récit dont la scène se passe en Amérique et dans lequel l'imagination de l'auteur se donne libre carrière par une série d'aventures étranges, qui, de la première page du livre jusqu'à la dernière, tiennent en éveil la curiosité du lecteur.

Chaque volume : broché 3 M. ; relié 4 M. ; relié en demi-veau 4 M. 50

S'adresser aux libraires ou directement à la **Société éditrice des œuvres de Karl May**

« KARL-MAY-VERLAG » Radebeul bei Dresden

11 août 2020

« *Source du scan : winnetou.fr* »

Autour du roman

L'histoire a été publiée pour la première fois en 1882 dans le magazine Deutscher Hausschatz puis elle a été incluse en 1916 dans le numéro 38 des œuvres complètes.
Cette aventure est l'un des rares récits historiques de l'auteur qui ne soit ni une histoire locale ni un récit de colportage. La source Karl May est vraisemblablement une biographie de Surcouf parue dans un magazine. Cette source n'a pas encore été identifiée, car la seule biographie française écrite du vivant de Karl May, n'a jamais été traduite en allemand.

En 1917, le Karl May Verlag a publié une traduction française de « *Der Kaperkapitän* » sous le titre « *Le Corsaire* », destinée principalement aux prisonniers de guerre français. La traduction a été effectuée par Eugène Pariselle sous le pseudonyme de François Parny.

Eugène Pariselle était probablement un citoyen allemand : né à Altenburg en 1856, il avait fréquenté le lycée « Gymnasium zum Grauen Kloster » à Berlin ainsi que les universités de Berlin, Rome et Halle, où il avait obtenu son doctorat en 1883. En 1914, Pariselle avait signé la déclaration des professeurs d'université du Reich allemand et en 1917, il a traduit en français (sous le pseudonyme de François Parny) un récit de Karl May, qui était destiné principalement aux prisonniers de guerre français et qui était également publié par épisodes dans les journaux des territoires occupés par l'Allemagne.

Robert Surcouf (1773 - 1827)

Le véritable Robert Surcouf, embarqué dès l'âge de treize ans, a d'abord été actif dans la traite des esclaves — ce que Karl May ne mentionne pas dans son roman. Il s'est ensuite battu avec beaucoup de succès en tant que capitaine contre les Anglais dans l'océan Indien. Il harcèle les marines marchandes et militaires britanniques, non seulement sur les mers de l'Europe, mais aussi sur celles des Indes. Ses activités le font reconnaître — il est nommé membre de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII (14 juin 1804) — et l'enrichissent. Il devient l'un des plus riches et puissants armateurs de Saint-Malo et un prospère propriétaire de huit cents hectares de terrain. (Source partielle Wikipedia)

De nombreuses biographies et un timbre spécial émis en 1951 témoignent de sa renommée en France. En 2008 a été émis un timbre représentant le bateau « La Confiance » avec lequel il s'est emparé du « Kent » en 1800.

Les rencontres entre Surcouf et Napoléon décrites dans le roman n'ont pas toutes eu lieu en réalité. La seule preuve historique est que Surcouf a été récompensé par l'empereur et fait chevalier de la Légion d'honneur.

Blocus de Toulon

Pendant la Révolution française, en septembre 1793, les Girondins et les royalistes livrèrent Toulon aux Anglais et le 28 août, la flotte anglo-espagnole entre dans la rade et débarque 17 000 hommes.

Le 19 décembre 1793, après un blocus de six semaines, l'armée révolutionnaire sous la direction de Napoléon Bonaparte - qui commandait l'artillerie et avait rédigé le plan de bataille - conquit la ville et chassa les Anglais. Les jours suivants, les habitants demeurés dans la ville sont victimes d'une sanglante répression. Toulon est reprise et Bonaparte est nommé général de brigade le 22 décembre 1793.

En revanche, Robert Surcouf n'a jamais participé à cette bataille. Mais la position stratégique du « Petit Gibraltar » est avérée ainsi que l'incompétence du général Carteaux qui a d'ailleurs été relevé de son commandement par la convention. Il sera remplacé par le général Doppet qui se révèle en réalité tout aussi piètre général. Il a été remplacé à son tour remplacé par Jean-François Coquille, dit Dugommier.

Carte de la rade de Toulon en 1846

Atlas des campagnes de la Revolution Francaise de A. Thiers : 1846

Jean-Andoche Junot (1771 – 1813)

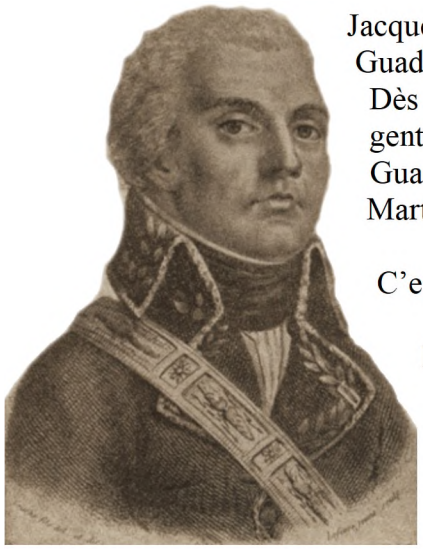
C'est lors de ce siège que Napoléon se liera d'amitié avec Jean-Andoche Junot, futur Duc d'Abrantès.

Après des études de droit, il entre au début de la Révolution, dans le bataillon des volontaires de la Côte-d'Or. Dès cet instant, il se signale par son courage, à tel point que ses camarades le surnomment « Junot la tempête ».

Bientôt sergent de grenadiers, il est envoyé pour servir au siège de Toulon. Peu de temps après, le capitaine demande un homme qui a une belle écriture. Junot se propose et écrit. Un boulet britannique finit sa course juste à côté des deux hommes : il en faudrait plus pour effrayer Junot qui, voyant non sans satisfaction sa feuille couverte de terre, déclare avec le plus grand sang-froid : « *Parfait, nous n'avions plus de sable pour sécher l'encre* ». Quelque temps plus tard, Junot est devenu le meilleur ami de Napoléon. Il participe ensuite à l'expédition d'Égypte puis devient gouverneur de Paris. En 1801 il est nommé général de division, grade militaire le plus élevé de l'époque. Le 1er janvier 1809, Junot est fait Duc d'Abrantès. Napoléon le nomme ensuite gouverneur du Portugal puis commandant de l'armée de réserve durant la seconde Campagne d'Autriche. Le 29 juillet 1813, après avoir définitivement perdu l'esprit, il meurt en tombant de la fenêtre de sa demeure.

Il est à noter que Surcouf n'a jamais rencontré Jean-Andoche Junot.

Jacques François Dugommier (1738 -1794)



Jacques François Coquille dit Dugommier est un général français né en Guadeloupe dans la commune de Trois-Rivières.

Dès l'âge de 15 ans, il entre au service à la compagnie des cadets-gentilshommes des colonies à Rochefort. Il participe à la défense de la Guadeloupe face aux Britanniques en 1759, puis en 1762 il combat en Martinique durant la guerre de Sept Ans.

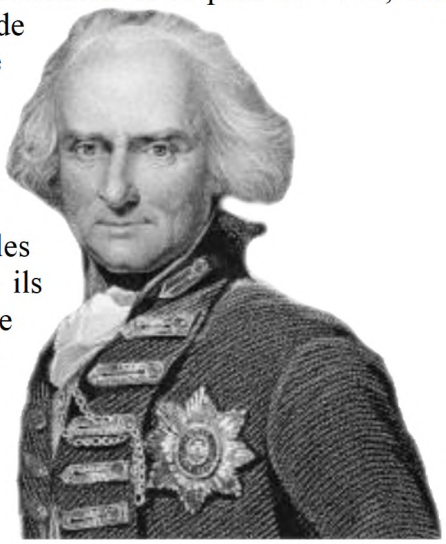
C'est en 1785 qu'il prend le nom de Dugommier.

Il rejoignit ensuite l'Armée de la convention et chassa les Autrichiens et les Sardes de Nice en septembre 1793. Député à la Convention nationale de la République française, il remplaça Jean François Carteaux lors du blocus de Toulon et le jeune Napoléon Bonaparte servit sous son commandement lors de la reprise de la ville en 1793. En 1794, il fut envoyé pour commander les forces françaises combattant sur le front pyrénéen contre le royaume d'Espagne. Dugommier a été tué dans le bombardement espagnol des positions françaises le 18 novembre 1794.

Samuel Hood (1724 – 1816)

Il entra comme Surcouf fort jeune dans la marine. Au bout de six ans, il était lieutenant, et, huit ans après, capitaine. Le 13 février 1739, il s'empara de la frégate française *la Bellone*, après un combat de quatre heures. Nommé contre-amiral en 1780, il partit pour l'Amérique, où il battit le comte de Grasse en février 1782, et prit une part glorieuse au combat que sir George Brydges, depuis lord

Rodney, livra, le 12 avril suivant, à cet officier, qui fut fait prisonnier. À la paix de 1783, ses services furent récompensés par les titres de pair d'Irlande, puis de lord de l'amirauté, et deux fois (1784 et 1790) les électeurs de Westminster le choisirent pour leur représentant. À la reprise des hostilités contre la France, l'amiral Hood fut désigné pour commander dans la Méditerranée, poste important où la trahison des royalistes du Midi lui fournit bientôt l'occasion de se signaler par la prise de Toulon (27 août 1793). On sait que les Anglais n'occupèrent cette place que quelques mois ; mais ils laissèrent un triste souvenir de leur passage et de leur rancune contre notre marine, qui sous le règne de Louis XVI avait osé leur disputer l'empire des mers, en détruisant plus de 20 vaisseaux français qui se trouvaient dans le port. Le dernier exploit de l'amiral Hood fut la conquête de l'île de Corse, que les troupes françaises reprirent peu de temps après. De retour dans sa patrie, il fut comblé de biens et d'honneurs : le roi le nomma gouverneur de Greenwich, vicomte et pair de la Grande-Bretagne (1796), amiral du pavillon rouge, grand croix de l'ordre du Bain, etc. Lord Hood termina sa vie glorieuse à Bath, en 1816.

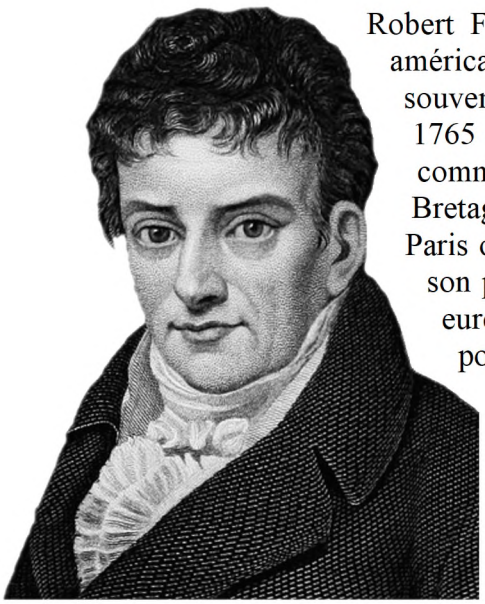


(Source : Encyclopédie des gens du monde : Volume 14, Partie 1)

Bornéo

Bornéo est délimitée au sud par la mer de Java, à l'ouest par le détroit de Karimata, au nord par la mer de Chine méridionale, à l'extrémité nord-est par la mer de Sulu, à l'est par la mer de Célèbes et le détroit de Macassar. La côte de l'île mesure au total 4 971 km de long, comporte peu de baies et est relativement inaccessible en raison des mangroves, qui sont également le résultat d'un faible peuplement. La surface est mal structurée. De grandes parties sont envahies par une jungle dense. Il y a une longue chaîne de montagnes qui s'étend du nord-est de l'île à sa pointe sud-ouest. Le point culminant se trouve au nord-est de l'île, le mont Kinabalu, à 4095 m, c'est aussi la plus haute montagne d'Asie du Sud-Est. Bornéo a un climat extrêmement tropical avec une humidité élevée (plus de 80%). Les températures moyennes varient entre 27,7 °C en mai et 26,7 °C en décembre.

Robert Fulton (1765 - 1815)



Robert Fulton est un ingénieur, peintre, sous-marinier et inventeur américain. C'est un autodidacte et sa créativité s'enracine, comme souvent en ce temps, dans la pratique du dessin industriel. Né en 1765 en Pennsylvanie dans une famille pauvre, il se fit un nom comme peintre miniaturiste, puis en 1786, s'expatria en Grande-Bretagne où il devint dessinateur de machines. En 1796, il vint à Paris offrir au Directoire un modèle de sous-marin censé garantir à son pays et à ses alliés la liberté des mers. Des essais concluants eurent lieu en 1800-1801, sans pouvoir convaincre les autorités politiques.

Robert Fulton fait fonctionner le premier bateau à vapeur sur la Seine

Le 9 août 1803, vers six heures du soir, Robert Fulton mit en mouvement un bateau de son invention, actionné par une pompe à feu. Parti de Chaillot, l'engin remonta la Seine à la vitesse d'un piéton pressé, puis la descendit, fit diverses manœuvres et embarqua plusieurs membres de l'Institut, dont Volney, Prony, Bossut et Carnot, qui purent vérifier la réussite de l'expérience.

Les essais de Fulton venaient au terme d'une longue série de tentatives pour appliquer la vapeur à la navigation fluviale : Denis Papin en Allemagne (1707), d'Auxiron et Joffroy en France (1774), Ramsey (1786) et Fitch (1790) en Amérique, Symmington et lord Dundas (1788-1801) en Angleterre.

C'est grâce au soutien de Robert Livingston, chargé d'affaires américain à Paris, que Fulton put mener à bien ses études sur la propulsion à vapeur. Au début de 1803, la coque du prototype se rompit sous le poids de la machinerie. Il construisit alors, sur l'île aux Cygnes, un bateau de 74 pieds de long sur 8 de large. Le cylindre de la machine à vapeur, vertical et à double effet, avait été construit par les frères Périer ; la chaudière à basse pression, modèle Barlow, et la mécanique sortaient des ateliers d'Étienne Calla ; deux roues à aubes de dix pales tournaient à 15 tours/minute. Pour assurer l'équilibre, la machinerie était ingénieusement répartie sur toute la longueur du bateau.

Le projet fut présenté au Premier Consul par Louis Costaz, son vieux compagnon d'Égypte. Bonaparte, qui n'avait aucune patience avec les hommes à projets, et avec Fulton en particulier, le refusa. C'est aux États-Unis que Fulton ouvrit en 1807 avec le « Clermont » la première ligne régulière à vapeur entre New York et Albany. (source : https://francearchives.fr — Robert Halleux professeur à l'université de Liège)